LA REVUE THÉATRALE

Vente et Abonnements :
58, Rue de La Rochefoucauld, Paris

NOUVELLE SÉRIE : N° 42

Prix net : 1 fr. 50. — Étranger : 2 fr.

Mlle Suzanne MUNTE
rôle de Marguerite
dans le Roman d'un jeune homme pauvre

Cl. Studio Lys

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Mme Camille DUGUET. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 42

Chronique de Quinzaine	Edouard Gauthier.
La Belle Mme Héber	Camille Le Senne.
Le Roman d'un jeune homme pauvre	Camille de Sainte-Croix.
Le Crime d'un Fils	Théodore Massiac.
Revue des Critiques	Albert Dayrolles.
Le premier amour de Berlioz	Henry Second.
Leurs Débuts : Numès	Eugène Héros.
Théâtre dans le Monde	Nancy-Vernet.
Concerts et Music-Halls	G. F.
Théâtre en province et à l'étranger	***
Les Sports ingénieux	Jean Dyde.

Parfumerie V. RIGAUD

PARFUM CAMIA

EXTRAITS ❖ SAVONS ❖ POUDRES DE RIZ
EAUX DE TOILETTE ❖ EAUX DE COLOGNE

Téléphone 278-74

Parfumerie V. RIGAUD

1, Faubourg Saint-Honoré (Rue Royale) — PARIS

POUR OBTENIR UNE **BELLE VOIX**

employez **LA PÂTE AU MENTHOL CHANTREL**

FACILITE LA RESPIRATION · ÉCLAIRCIT LA VOIX

RENFORCE LE TIMBRE

en supprimant toute fatigue des cordes vocales et toute sécheresse de la gorge

Adoptée par les principaux Artistes et Chanteurs

Pharmacie BORDELET · 39, Rue de Clichy

et pharmacies

ARTISTES !!! avant d'entrer en scène,

Si vous souffrez de **NÉVRALGIES, MIGRAINES,**

Prenez les **Cachets de Névropyrol**

Pharmacie Montméat, 36, rue Saint-Roch, PARIS

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE

Plus de cheveux blancs

CONCENTRÉ WILSON

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50. TAVERNIER, Chim.-Pharm. 42, quai Fulchiron, Lyon.

SEUGNOT

CONFISEUR

Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes

BONBONS

CHOCOLATS, DESSERTS

28, Rue du Bac

PARIS

TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE

BELLE POITRINE

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

PILULES ORIENTALES

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger 6f35 (contre remboursement 0f15 en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, 5, Passage Verdeau, PARIS, 9e. (Renseignements gratis).

Dépôts : *BRUXELLES,* Phcie St-Michel. 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE,* Phcie Cartier & Jorin, 12, Rue du Marché.

Émile **BAUDRY** | 86, Fg St-Denis PARIS

CRISTALLIER | *en face la rue Paradis*

fait tous les | Tél. 413.04

Rassortiments de Cristaux

anciens, modernes, pièces montées en métal, bronze, argent et or.

Fournitures pour le THÉATRE

Seule spécialité de ce genre : tous articles pour la scène. Etoffes de style. Ornements. Broderies. Bijoux. Accessoires Costumes

Travestissements.

POUPINEAU 16, Bd St-Denis PARIS.

L'**IODHYRINE** du Dr DESCHAMPS

est le spécifique par excellence de

L'OBÉSITÉ

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats,** sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boîte de 60 cachets pilulaires (traitement complet) 10 fr. franco contre mandat adressé à **M. LALEUF,** pharmacien-chimiste de 1re classe, 2, avenue Dauphine, Orléans (Loiret). — *Renseignements sur demande.*

Pianos Gervex

34, Rue Richer, 34

PARIS

Location . . . . . 10 fr. par mois

Vente . . . . . 20 fr. par mois

Pianos d'Occasions

PLEYEL ERARD GERVEX, etc.

Depuis **300** francs.

La Revue Théâtrale

se charge de l'impression de tous

PROGRAMMES

AFFICHES, etc.

pour tournées en province et à l'Étranger.

Conditions spéciales à MM. les Artistes

PRODUITS ANTISEPTIQUES

AU **PYOLUÈNE**

Savon désodorisant, supprime les rougeurs, dartres, boutons, etc.

Dentifrice, blanchit les dents, raffermit les gencives et purifie l'haleine.

L. PIOT & Cie, 7, rue d'Argenteuil, PARIS

EAU DE BOTOT Le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris. *Exigez la Signature* **BOTOT.**

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 42. Septembre 1905. — II.

La Revue Théâtrale

T.M.

Bimensuelle

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

Abonnements :

Un an : Paris..... 36 fr.
— Départements..... 36 fr.
— Etranger..... 48 fr.

Le Numéro

France..... 1 fr. 50
Etranger..... 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION : 14 *bis*, Rue des Minimes, Paris (IIIe)
RÉDACTION : 60, Rue de La Rochefoucauld, Paris (IXe)

L. GEISLER
Directeur-Administrateur

G. FRAPPIER
Secrétaire de la Direction

Arm. GEOFFROY
Secrétaire de l'Administration

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
STUDIA-LUX, *28, Avenue des Champs-Élysées*
M. COUTURE, Directeur.

Abonnements et Vente :
58, Rue de La Rochefoucauld — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.
Paris (IXe)
Téléphone 271-94

Chronique de Quinzaine

REOUVERTURES. — *Les* Exploits de Monte-en-l'Air, *à la* PORTE-SAINT-MARTIN. — *Reprise du* Tour du Monde, *au* CHATELET. — *L'*OPÉRA *et l'*OPÉRA-COMIQUE. — *Reprise du* Chopin *au* PALAIS-ROYAL. — TRIANON : la Police tolère... — *Au* THÉATRE-ANTOINE. — *Petits théâtres.* — *Le Théâtre de la Nature, à Champigny.* — *Tamagno; travers de célébrités.*

La réouverture de nos théâtres s'est accomplie sans bruit, comme sans éclat. On a repris le train-train abandonné en juin, et deux ou trois nouveautés, tirées à brûle-pourpoint, ont fait long feu. Tous les programmes sont maintenant publiés ; ils sont chargés, trop chargés. Les directions ne se rendent donc pas compte qu'en alignant des pièces comme à plaisir, elles ont l'air de conjecturer peu de succès? La clientèle d'auteurs annoncés est, bien entendu, la même que toujours. L'énumération des ouvrages à jouer nous découvre quantité de choses neuves dont nous nous doutons. Nous aurons beaucoup de « saloneries » ; on contraindra dans une ambiance « vériste » notre désir de nous distraire... et nous continuerons à trouver au bout de nos jumelles, le soir, des scènes que la vie courante nous développera le lendemain... Bref, nous allons nous amuser à en mourir.

Cl. Studia-Lux.

Dans le jardin. *Ohé! la Parisienne, ohé!...*

La Séduction. — Mlle Prince (l'Actrice).

Malgré ses efforts, la Porte-Saint-Martin n'a pu maintenir à une altitude moyenne les *Exploits de Monte-en-l'Air*. Ma Rose, le héros loufoque de cette aventure, ne rencontra pas le capitaine de sa chimère ; la fortune lui échappa. Lors, M. Clèves a fait friser ses panaches et redresser ses rapières pour la *Jeunesse des Mousquetaires.*

Au Châtelet, le *Tour du Monde* poursuit la déambulation de Monsieur *Tom Pitt*, en attendant que quelque autre machine en trente tableaux soit montée pour réunir les rares situations géographiques non empruntées par ces précédentes histoires. La chose, d'ailleurs, est sans importance : on va maintenant au Châtelet comme l'on va au Cirque.

A l'Athénée, *Cœur de Moineau* gagne toutes les curiosités ; le succès lui est fidèle. Vers la mi-septembre, les créateurs ont fort brillamment réintégré leurs emplois. — On donne en lever de rideau de cette comédie heureuse, une agréable *Séduction* de M. Louis Artus. Cela se passe dans un Japon fictif. Cer-

Costumes japonais de « Séduction » exécutés par la Maison GRANIER, 16, Faubourg Saint-Denis.

Cl. Morinet.

Mlle Marguerite d'Elty

Créatrice du rôle de Germaine dans la représentation des *Cloches de Corneville*, donnée à Corneville-sur-Risle le 2 novembre 1904.

tain rustre, employé aux jardins du mikado, s'avise-t-il point de vêtir la tunique de l'empereur, oubliée sur un siège? Immédiatement, il s'endort. Dans son rêve fleurit la plus affriolante des geishas, pour mieux dire, une acteuse dévoyée de quelque tournée vagabonde, et candidement désireuse d'assurer son avenir en chérissant le mikado. Pour ce faire, la belle mène autour du rustre éberlué ses danses les plus lascives ; elle joue de l'éventail, de la mandole, chante, effeuille ses charmes, un à un. Et rien n'y fait : le monsieur du banc reste de bois. Furieuse, la petite dépouille ses soies, ses brocarts et, presque en chemise, entame un ironique chahut de parisienne. L'homme flambe aussitôt. Alors, câlinement questionneuse, l'actrice se penche vers le seigneur tout brodé de chrysanthèmes d'or, et susurre : « Qui donc es-tu ? »..... « Le jardinier ! » rugit le misérable. D'une bourrade, la gentille abusée jette dans l'herbe cet idiot ; et Mlle Prince fuit sous les bravos que méritèrent ses talents variés de diseuse, de chanteuse, de danseuse, et aussi sa joliesse, exquisement dépensés durant un quart d'heure, aux environs d'un soliveau.

Aux Folies-Dramatiques, Mlle Yrven continue placidement le succès du *Billet de Logement*. — Durant l'élaboration de son programme tout semé d'étoiles, le Gymnase achemina *Ces Messieurs* vers leur septantième représentation.

L'Opéra-Comique réouvrit ses portes sur *Manon*, délicieusement chantée par Mme Marguerite Carré, ayant M. Beyle pour chevalier. — L'Opéra réalise d'étonnantes recettes avec *Faust* et *Roméo*. On a beaucoup remarqué, dans ces deux ouvrages, une chanteuse nouvelle venue : Mlle Marguerite d'Elty. La représentation des *Cloches*, qui vient d'être donnée à Corneville-sur-Risle, par le « Souvenir Normand », nous rappelle que ce fut justement Mlle d'Elty la ravissante créatrice de Germaine, lors de la cérémonie inaugurale du carillon installé par le marquis de la Rochetulon et M. Soudan de Pierrefitte, dans le frais village célébré par Planquette.

Le Palais-Royal a reblanchi et redoré sa salle ; le *Chopin* en semble tout ragaillardi. Ce cadre neuf épointe la drôlerie de MM. Hurteaux, Guyon, Tréville, le comique de Mme Berthe Legrand, et enjolive la gracieuseté de Mme Andrée Samuel, comme le charme de Mlles Jane Faber et Eveline Janney.

Trianon n'abusa personne avec la *Police tolère...* drame creux, décoré d'un tam-tam en guise de titre et épinglé d'une interdiction censoriale en manière d'appât. Vainement, la direction poussa au rouge un épisode de la pièce, dont on aurait pu tirer parti : elle en fut pour son carmin et ses communiqués affolants. Tout déconcerté et fort en peine, Trianon s'est rabattu sur la *Loi de pardon*, le seul demi-succès de son exploitation capricieuse.

Durant la préparation de sa saison, M. Antoine varie son spectacle avec la *Race*, de M. Jean Thorel, la *Parisienne* et le *Roi Lear* ; il a conservé le rôle du fou monarque dans la brutale tragédie de Shakespeare, maintenant un peu changée d'interprètes. M. Philippe Damorès remplace M. Marquet dans le duc d'Albany. Régane est attribué à Mlle Van Doren, au lieu de Mlle Brille, et Cordélia aux blondes tresses se trouve jouée par Mlle Martineau, en place de Mlle Andrée Méry.

De plus en plus, les petits théâtres et les scènes de quartiers, enfin éclairés, renoncent à leurs vieux errements. M. Warmoès s'est rendu propriétaire de la salle de l'Époque, à la Bastille, et son premier soin a été de balayer de ses planches, l'ignominieux concert auquel elles étaient vouées depuis toujours. Ce directeur avisé donne, avec des acteurs suffisants, les comédies du boulevard, et il réussit.

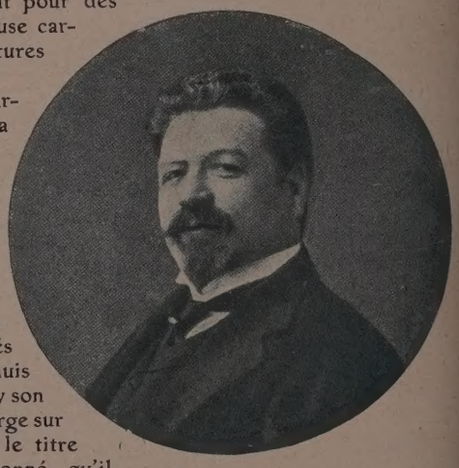
MM. Clot et Dublay, non contents de se composer une saison dramatique tout à fait honorable, s'appliquent à l'organisation de séances classiques et de concerts dominicaux formés d'éléments artistes très sérieux.

Le Théâtre-Moncey déploie dans une honnête mise en scène, une pièce inédite de MM. Cressonnois et Charles Raymond, où figurent des comédiens cotés : Mme Charlotte Barbier, par exemple, M. Dulac et M. Lemarchand. Il n'est pas jusqu'à un moindre Eden, touchant le fond de l'Eldorado, où l'on va reprendre la *Chute de l'Aigle*, l'intéressante épopée de M. Eugène Foreau.

En son théâtre de Champigny, M. Darmont résiste à l'horrible difficulté d'une arrière-saison gâchée par la pluie et à la menace de froids prochains ; il représente alternativement *Phèdre* et le *Cid*, employant d'excellents tragédiens, dont Mlle Brille, M. Perrin, et lui-même. Le dimanche 10 septembre, M. Darmont proposait en première représentation l'*Esclavage d'Hercule*, drame de M. Charles Grandmougin, qui réunissait un aimable groupe d'actrices : Mlle Madeleine Roch, de la Comédie, Mmes Garay-Miriel et Thésy Borgos, élèves du Conservatoire, habituées déjà au plein air, qu'elles affrontèrent dans les arènes du Midi. Dès le premier acte, l'averse déferla. Mlle Roch fit, en l'occurrence, preuve d'un courage valeureux jusqu'à la témérité. Dans la rafale rageuse, le cours de ses alexandrins se déroula posément, mais quand on l'eut entraînée de scène, il fallut arracher par lambeaux ses voiles que la pluie avait étroitement collés sur son corps.

Tamagno est mort.

La légende qui se plaît à orner de détails pittoresques la mémoire des grands artistes, agrafera beaucoup d'épisodes à la biographie de celui-ci. Le fameux ténor savait compter, et sa parcimonie, s'exaspérant pour des riens, illustra sa merveilleuse carrière artistique, d'aventures terre à terre sans nombre.



Tamagno.

Presque autant qu'à l'argent, Tamagno tenait à la gloriole puérile. Il a témoigné de ce penchant dans la partie de son testament où il demande à être exposé, embaumé, à l'admiration des foules futures.

La recherche de l'éclat à tout prix, fut souvent le défaut mignon des célébrités de théâtre. Voyez quels ennuis valurent à M. Mounet-Sully son désir de se révéler dramaturge sur le tard de sa vie. A peine le titre de son *Don Juan* fut-il donné, qu'il souleva la protestation motivée et documentée d'un concurrent. Le Doyen songeait à s'interpréter lui-même, à l'Odéon — voulant dérober ses essais d'auteur à la solennité des Français — quand il se heurta au non vouloir de ses co-sociétaires...

Et ces incidents principaux n'allèrent pas sans causer des commentaires, sans provoquer des polémiques, où la personnalité de Mounet-Sully fut rudoyée. Pourquoi, lorsqu'on est si parfaitement l'Œdipe de Sophocle, vouloir chercher honneur à écrire un *Don Juan* hasardeux ?

C'est toujours l'histoire du violon de M. Ingres...

Édouard GAUTHIER.

"La Belle Madame Heber" au Vaudeville

Il devient singulièrement malaisé de donner un état-civil aux personnages de theâtre. A peine la nouvelle comédie de M. Abel Hermant avait-elle été affichée sur les colonnes Morris et au coin de la Chaussée d'Antin que l'auteur se voyait invité à en changer le titre. L'annonce de la *Belle Madame Hébert* avait inquiété une de nos gloires de l'Institut, l'illustre et presque nonagénaire ancien directeur de la Villa Médicis, le peintre Hébert, dont le dernier Salon contenait un si remarquable portrait. La courtoisie s'imposait à l'égard d'un tel demandeur — ou plutôt défendeur. Il a donc fallu, entre la répétition générale et la première, transmuer l'héroïne en Belle Madame Héber sans *r*, c'est-à-dire dénaturer l'orthographe usuelle du nom et lui enlever sa véritable physionomie. M. Hébert me paraît s'être exagéré la gravité du cas. S'il a rendu glorieuse, en ce qui le concerne, l'appellation d'Hébert, il ne saurait l'empêcher d'être aussi répandue dans certaines régions que celles des Dupont, Durand, Dubois, Legras, Ledoux, Legrand, Leduc, etc., parmi lesquelles les auteurs dramatiques devraient être libres de faire leur choix, puisque, s'appliquant à d'innombrables unités, elles n'en désignent particulièrement aucune.

Ce genre d'obstruction est fâcheux. Il s'était déjà généralisé. Qu'il s'universalise et les écrivains de théâtre devront revenir au procédé de Champfleury. L'auteur de *Chien-caillou*, après avoir fait un premier choix dans les catalogues de quincaillerie (il a créé un M. Tringle), finalement, pour éviter toute réclamation, prenait le nom de ses personnages dans les manuels de botanique. M. Prune, M. Lupin, M^lle^ Acanthe, la mère Persil, le général Abricot de Plainvent (mais celui-là tombe dans l'Armand Silvestre), fourniraient en effet d'abondantes ressources. Encore devrait-on se tenir en garde contre l'envoi de papier timbré des Pommier, des Poirier, des Jasmin et de beaucoup d'autres contemporains dont les noms appartiennent au règne animal, révérence parler, non moins qu'au règne végétal, par la vertu de leur inscription sur les registres des mairies.

Si M. Abel Hermant avait pris le parti héroïque de Champfleury, sa belle Madame Héber (sans *t*), s'appellerait logiquement la *Belle Madame Clématite*. C'est, en effet, dans la botanique voluptueuse, un type de plante grimpante, enlaçante, poussant dans tous les sens ses béguins, je veux dire ses rameaux, s'accrochant au premier support venu avec une outrancière luxuriance de frondaisons. La pièce où évolue cet intéressant phénomène est d'ailleurs un cadre assez élastique pour ne pas gêner son développement. Elle comprend quatre actes, grand format, d'autant plus chargés de matière qu'ils procèdent directement ou indirectement de plusieurs études publiées dans les magazines illustrés, puis en librairie. On y retrouve divers personnages notables sinon recommandables de l'entourage de M. de Courpières ; on y voit aussi une certaine Appareilleuse déjà évoquée avec un grand luxe de détails dans les scènes dialoguées de la *Vie Parisienne*.

Cette Appareilleuse, ainsi nommée par euphémisme, s'appelle au théâtre M^me^ Rivarol-Saligny et fait par goût le métier plus généralement rétribué de fournir aux âmes sœurs une ambiance de rencontres. Elle s'entoure de flirts tellement avancés qu'ils tombent en décomposition. « Mon château », gémit-elle avec une fausse ingénuité, car au fond elle a l'âme sadique, « est si mal desservi par les trains, que je dois donner à dormir aux gens que j'invite à dîner ». Les retenant ainsi avec la complicité des horaires des grandes compagnies, du moins veut-elle qu'ils ne s'ennuient pas. Elle prend soin de n'inviter que des ménages à trois ou à quatre, par exemple le baron Rabbe, la baronne et le « tiers » en titre, le célèbre psychologue Théophile Marshal, ou bien la petite Claire Briollet, oiselle d'amour, son vague époux et leur intime Neuvillette.

De même ce n'est pas sa faute si, logeant la belle Madame Héber, *professionnal beauty* et femme à tempérament excessif, elle n'abrite pas sous le même pavillon, qui couvre tant d'étranges marchandises, le mari et l'amant de cette superbe personne apparentée à la statuaire antique par la noblesse de ses formes, encore plus proche de l'animalité primitive par le cynisme de ses instincts. Mais quoi ! on ne saurait être à la fois à la

Cl. Studia-Lux.

M^lle^ Henriette Roggers (Nicole Héber).

M^lle^ Henriette Roggers (Nicole Héber).

cave et au grenier. M. Firmin Héber, homme d'affaires doublé d'un clubman, est fort occupé en ce moment à tirer d'embarras le Sigisbé du ménage, M. de Crissé, pris en flagrant délit de biseautage dans un claquedents du boulevard. De son côté, le dit patito juge prudent de ne pas affronter avant quelques mois le débinage, en fait, bien tolérant ! ces hôtes du château de Rivarol et il va se terrer à la campagne. Madame Héber est donc tout à fait libre de suivre ses premiers mouvements, et les autres. Elle en profite pour affoler un invité qui offre cette caractéristique originale d'être un isolé, une errante et disponible unité dans la collection Rivarol : Claude Orcemont.

Ce Claude a une autre particularité. Il cache un âme lyrique sous ses dehors d'homme positif hostile au rêve et à l'illusion. Il juge sévèrement l'ambiance érotique du manoir de l'Appareillage et se croit inaccessible aux tentatives ; mais, débutant ainsi par le péché d'orgueil, il choit dans le premier piège tendu sur son chemin. Indigné de voir les Rabbe, les Briollet, les Neuvillette grêler sur le persil, c'est-à-dire prêter les pires aventures à Madame Héber dont le passé réel est déjà sali par le partage entre le mari complaisant et l'amant escroc, il la défend avec ferveur, il subit la contagion de son propre emballement, il s'éprend de la cliente avant même d'avoir entrevu sa silhouette.

Quand Madame Héber paraît à l'improviste dans le cercle des débineurs, elle jauge la situation d'un coup d'œil et ne dissimule pas à son avocat improvisé une reconnaissance qui brûle de prodiguer des témoignages effectifs. Claude n'est pas moins préparé à l'appareillage instantané, à l'appareillage coup de foudre. Elle n'a plus qu'à étendre la main pour asservir ce fanfaron d'indépendance. L'acte finit sur une emprise naturaliste des deux accouplés qui ne se connaissaient pas, une heure auparavant. Les dénouements vont vite chez Madame Rivarol ! Il leur arrive même de précéder l'intrigue. C'est le cas pour Claude et Nicole Héber. L'anecdote tourne à l'imbroglio tragique. On avait cru se prendre pour quelques semaines, on ne peut plus se quitter ; on va même cacher son bonheur en Angleterre. Mais si Claude, imbu de toutes les proses passionnelles romantiques, « oublie l'univers » près de sa maîtresse, le dit univers, avec qui Nicole a noué les relations les plus suivies, n'oublie pas Madame Héber. Elle manque à son mari — qui a besoin de sa signature pour de louches procédures — et à Crissé, lequel, ayant fini sa pénitence, veut reparaître dans le monde des appareillés au bras de sa belle amie.

La Belle Madame Héber — IIIe Acte

M. Rouyer (Claude Orcemont). — Mlle Roggers (Nicole).

La Belle Madame Héber — IVe Acte

Mlle Roggers (Nicole). — M. Dubosc (Héber).

D'office et sans vergogne, il la rappelle. D'instinct et sans hésiter, elle obéit, car elle a une âme de fille, et, même pendant l'exceptionnel béguin pour un honnête homme, reste soumise à son véritable maître, l'Alphonse en smocking. Alors commence le supplice de Claude. Vainement le romantique attardé essaye-t-il de se mettre à la mode du jour en torturant Nicole et en la martyrisant comme un apache du monde fêtard. Cette gauche imitation de Crissé ne profite qu'à Crissé lui-même. L'aigrefin survient juste à point pour ramasser Nicole endolorie et la ressaisir. Claude ne reparaît, repentant et dolent, que pour s'entendre signifier son congé. Nicole ne l'aime plus : il a exorcisé le béguin en meurtrissant la gigolette ; il ne lui reste qu'à faire une fin dramatique en se jetant sous les roues d'un omnibus, comme le héros du *Plus fort que la mort* de Maupassant.. ..

Spectacle « dur », très dur, mais pas un instant banal, où l'on retrouve entassées et tassées, resserrées et acérées, toutes les qualités cinglantes, contondantes, coupantes, lancinantes du talent si personnel, si pessimiste, si âprement dissecteur et chirurgical de M. Abel Hermant. Il pèche assurément par excès d'écriture et par abus des menues contingences ; encore convient-il d'en dégager le rappel de cette grande vérité évidente que derrière la façade brouillée, le vitrage peinturluré des devantures du monde galant s'agite une humanité amoureuse aussi grossièrement sensuelle, aussi brutale, aussi « apache » — le mot revient plusieurs fois dans la pièce — que celle des bas-fonds sociaux. Si le thème n'est pas neuf, du moins fournit-il de curieuses observations de détail et même, généralement en fin d'acte, des situations d'une réelle intensité dramatique.

M. Porel a monté la *Belle Madame Héber* avec le grand goût et le sens de la modernité traditionnels au Vaudeville. La distribution est d'un vif intérêt ; les débuts de Mlle Henriette Roggers dans le rôle de Nicole ont même été une véritable révélation. Abellistes et anti-Abellistes, car les premières salles s'étaient partagées en deux camps, ont applaudi avec une égale ferveur cette nouvelle tragédienne passionnelle, après le saisissant baisser de rideau du troisième acte. Un autre débutant, M. Rouyer, a vaillamment défendu le personnage, souvent démodé, parfois contradictoire, de Claude Orcemont, et M. Vincent a montré de belles qualités de tenue dans le rôle encore plus ingrat de Crissé. Et Lérand en psychologue bavard, Dubosc en mari profiteur, Joffre en Sganarelle narquois, Draquin en gigolo berné, Mlle Dorziat en ingénue, genre Marcelle du *Demi-Monde*, Cécile Caron en appareilleuse, Harlay et Yvonne de Bray en poupées hystériques, Vertin, Georges Baud, Jeanne-Marie Laurent, de Mornand, Francy, Netza, tous, toutes, nous ont donné beaucoup mieux que le classique excellent ensemble.

Camille LE SENNE.

Dessins de André Loir.

Scène extraite de l'*Illustration* 1858.

Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.

M. Lafontaine (Maxime). — Mlle Jeanne Essler (Marguerite).
Scène principale du deuxième acte.

Théâtre de la Gaîté

Reprise du *Roman d'un Jeune Homme Pauvre,*

Pièce en cinq actes et sept tableaux

d'Octave FEUILLET.

En attendant le retour de Coquelin et les grandes interprétations d'œuvres nouvelles, la troupe de la Gaîté s'est remise à sa fonction provisoire de revision et de reprises. Le grand cadre de ce théâtre ne s'adaptant pas toujours aux proportions des œuvres de son répertoire imprécis, le travail de mise en scène y devient fréquemment un très particulier travail d'agrandissements.

C'est ainsi que les anciennes menues opérettes de Lecocq, d'Offenbach, d'Audran, d'Hervé, de Varney, de Planquette, créées jadis sur les petites scènes des *Bouffes* ou de la *Renaissance*, en se transportant sur les vastes tréteaux de la rue Réaumur, durent renforcer leurs chœurs, élargir et rallonger leurs décors, s'augmenter de ballets imprévus, corser leurs effets d'orchestre et devenir, pour notre ébahissement, de grandes pièces à grands spectacles.

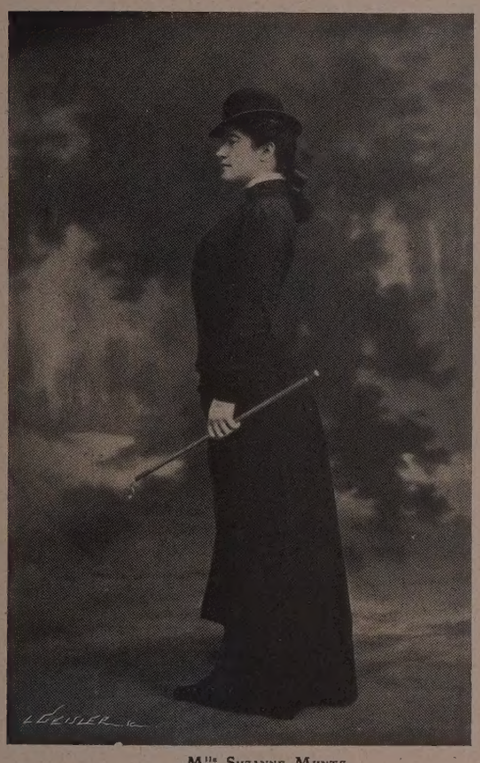
Pouvait-il en être de même quand l'administration de la Gaîté, ayant décrété de suspendre les reprises d'opérettes pour se consacrer à des reprises de comédies de famille, nous restitua tour à tour quelques vieux succès de l'ex-Gymnase de Montigny ou de Koning : le *Maître de Forges*, l'*Abbé Constantin*, etc., etc. ? Ici, le texte ne permettait guère ces exercices de dilatation. Ce fut seulement la besogne des comédiens de hausser leurs talons, de grossir leurs voix, de grandir leurs gestes et de prolonger leurs effets, pour donner à la prose étriquée de ces minces intrigues bourgeoises quelque apparence de conformité avec le grand local où leur résurrection s'effectuait.

Toute une école dramatique que l'on croyait morte, et bien morte, avec son temps, connut ainsi quelques heures de survie. MM. Ludovic Halévy, Georges Ohnet (pourquoi pas Albert Delpit, avec le *Fils de Coralie ?)* furent les bénéficiaires de ces essais de galvanisation.

Il faut croire que le résultat financier fut bon, puisque la tentative vient d'être renouvelée en ce début de grande saison avec les cinq actes et les sept tableaux, presque cinquantenaires, de ce *Roman d'un Jeune homme pauvre* auquel feu Octave Feuillet dut une grosse part de sa fortune.

Tout d'abord, il nous apparaît que le public de 1858 était un bon public, très patient, auquel il ne déplaisait pas de s'attarder, sept tableaux durant, au déroulement d'une action que les modernes auteurs de chez M. Antoine ou de chez M. Porel tasseraient aujourd'hui en deux petits actes — trois tout au plus. Bien que je ne sois ni de chez M. Antoine ni de chez M. Porel, je n'eusse pas imaginé, non plus, qu'on pût tirer si long parti de si peu de chose — un jeune homme titré et ruiné, contraint, pour gagner sa vie, à se faire intendant chez des parvenus, s'éprenant de la fille de la maison, se faisant aimer d'elle, puis, pris du scrupule de paraître la rechercher pour son argent, évitant toute occasion de la séduire, jusqu'au moment où, redevenu brusquement très riche, il peut, sans rougir, demander la main de celle qu'une aventure inverse a faite, à son tour, très pauvre.

Une si maigre donnée suffirait à peine, aujourd'hui, à prétexter quelques développements *à côté*, de thèses psychologiques ou sociales, en lesquels résiderait le réel intérêt. Il paraît qu'en 1858, ce petit bout d'intrigue, tout sec, tout seul, suffisait, sans corollaires, sans accessoires, sans complications ornementales, à charmer, toute une soirée, le public *tiers-état* du Vaudeville d'alors. Ajoutez que c'est écrit mollement, avec, pour faire sourire, les efforts prudents d'une verve modérée, conventionnelle, une pondération extrême dans les traits de banale satire et, çà et là, pour faire pleurer, quelques artificielles explosions d'ampoules romantiques, éclatant bénignement et faisant long feu sous de faibles et faciles larmoiements.

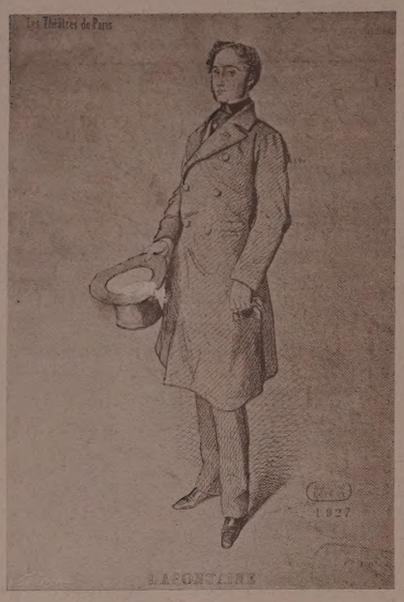


Mlle Suzanne Munte (Marguerite Laroque) 1905.

Mlle Suzanne Munte (Marguerite) 3e acte.

Mlle Jeanne Esser (Marguerite Laroque) 1858.

Cl. Studia-Lux.



M. Lafontaine
Maxime Odiot (1858).

M. Marquet
Maxime Odiot (1905).

Octave Feuillet, fils de fonctionnaire, avait trente-six ans quand il composa cette petite histoire, qu'il publia d'abord en feuilleton et sous la forme d'un roman de mœurs, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Depuis dix ans déjà, il s'était fait connaître, imitant tantôt Nodier, avec des essais fantaisistes (le *Diable à Paris*, *Polichinelle*, etc., etc.), tantôt Balzac ou Dumas avec de gros ouvrages romanesques ou mélodramatiques (*Echec et Mat*, la *Nuit du Vendredi-Saint*, la *Vieillesse de Richelieu*, *Bellah*), et tantôt Alfred de Musset avec de frêles comédies-proverbes (le *Cheveu blanc*, le *Village*, les *Portraits de la Marquise*, le *Pour et le Contre*) ou de plus importantes compositions, d'un symbolisme moyen (*Dalila*, *Rédemption*).

Il était l'auteur contemporain que comprenaient et applaudissaient le mieux, en leur féminité superficielle, l'impératrice Eugénie et ses coquettes amies de la première moitié du Second-Empire. Sur le succès du *Jeune homme pauvre*, organisé et soutenu par elles, Octave Feuillet, âgé d'à peine quarante ans, fut appelé par l'Académie Française pour y succéder à Eugène Scribe.

Les critiques officiels du temps l'estimaient aussi habile homme de théâtre que son devancier, mais *plus fin* et *plus littéraire !* C'est dire qu'on le tenait pour l'un des meilleurs écrivains du temps et que l'estime des gens de cour, dociles aux goûts de leur souveraine, ne craignait pas de l'honorer à l'égal d'un Taine ou d'un Mérimée.

Plus tard, il est vrai, Octave Feuillet, bon Normand de Saint-Lô, ayant conquis par une littérature toute de savoir-faire et de circonspection, la situation mondaine qu'il ambitionnait, se permit plus d'audace et haussa son talent à plus de hardiesse dans les peintures de mœurs. Les germes de pensée un peu originale qui s'étaient timidement laissés apercevoir dans *Sibylle de Férias* et *Monsieur de Camors* se dégagèrent avec un semblant d'indépendance intellectuelle dans *Montjoye*, la *Belle au Bois Dormant*, *Julie* et le *Cas de Conscience*. Cet effort aboutit à *Julia de Trécœur*, œuvre de demi-perversité, assez franche, assez libre et la plus consistante, la plus personnelle qu'il ait laissée.

Octave Feuillet venait alors de passer la cinquantaine. Ce qu'il donna ensuite est tout décadence et précoce sénilité : les *Amours de Philippe*, le *Journal d'une Femme*, *Histoire d'une Parisienne*, la *Morte*, le *Curé de Bourron*, *Honneur d'Artiste*, le *Sphynx*, *Chamillac*, etc., etc. Tout cela, malgré la vogue mondaine, est faible, faux, vague et creux ; et c'est beaucoup d'encre versée pour rien, beaucoup de lauriers cueillis avec quelque persistance dans le travail, assurément, mais sans effort supérieur.

Voilà six ans bientôt qu'Octave Feuillet est mort ; et son souvenir semble déjà plus loin que l'époque même où sa gloire brillait si facticement.

Mlle Doll
(Christine).

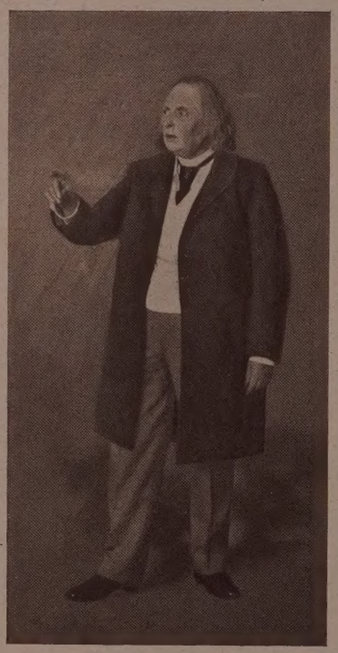
Une fois au moins en sa vie, il eut un geste public de quelque allure. L'Empire l'avait pourvu d'un bon emploi : la conservation de la bibliothèque de Fontainebleau. Quand l'Empire tomba, Octave Feuillet démissionna et n'accepta pas que le régime nouveau lui gardât une situation qu'il devait au régime déchu. Il est vrai qu'en agissant ainsi, il savait plaire à sa clientèle patricienne et s'assurer la fidélité de ses applaudissements au théâtre.

Le *Roman d'un jeune homme pauvre* fut, au Vaudeville, créé par une interprétation d'élite : Jeanne Essler, Lafontaine, Parade, Félix, etc. La bonne troupe de la Gaîté a fort bien joué la reprise. M. Marquet réalise le gentilhomme pauvre avec élégance et sincérité. M. Coste et Mme Dehon rehaussent de leur verve brillante deux rôles qui, sans leur concours seraient d'un comique bien pâle. Mlle Suzanne Munte est une jeune première de grande allure, au jeu expressif et fort. Mlle Demongey se montre séduisante et fine comédienne ; Mlle Doll a réussi une amusante composition. Dans l'ensemble excellent, il faut encore mettre à part Mme Patry, MM. Péricaud, Laroche, Céalis et Gravier.

Camille de SAINTE-CROIX.

Mme Pauline Patry
(Madame Laroque).

Cliché Studia.



M. Péricaud (Laroque).

Mlle H. Demongey (Mlle Helouin).

Le "Crime d'un Fils" à l'Ambigu

M. Etiévant
(le Colonel Marquis de Mandres).

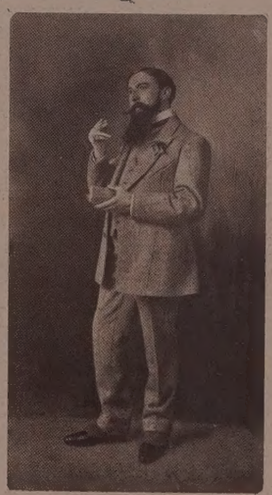
Mlle Grumbach (Mme Herbeaux)

Mlle Chapelas (Hélène)

Ce que c'est que l'influence de la mode ! S'il existe au théâtre un genre qui devait rester immuable, c'est assurément le mélodrame, le vieux, l'antique mélo, où les recherches de style, les subtilités psychologiques, l'étude des caractères n'ont à peu près rien à voir, puisque les effets y reposent plus particulièrement sur l'accumulation des événements, la violence extrême, exagérée parfois, des situations qui s'y succèdent d'un mouvement rapide, haletant, sans donner au spectateur le temps de réfléchir sur leur vraisemblance. Dans une taverne du moyen âge, des buveurs du populaire se prennent de querelle avec un jeune seigneur entré là par hasard. A leurs grossièretés il répond par son mépris, ses provocateurs s'animent, le menacent, s'arment pour l'assaillir de brocs et de bâtons ; il tire sa bonne épée ; le combat s'engage, d'une inégalité émouvante. Tout à coup, la porte est violemment poussée, Buridan surgit, met flamberge au vent et charge la penaille en criant : « Dix manants contre un gentilhomme, c'est cinq de trop ! » Et voilà la *Tour de Nesle* lancée avec une force irrésistible vers un succès sans précédent, qui se perpétuera tant que Buridan sera beau, chevaleresque, impétueux... et invraisemblable. Telle est l'essence du pur mélo, du mélo classique des Dumas père, des Paul Féval, des Adolphe d'Ennery. Toujours les bons y sont d'une bonté sublime, d'une perfection idéale ; toujours les méchants s'y montrent d'une vilenie odieuse, absolue ; point de défaillance chez les uns ni chez les autres, qui représentent aux yeux du public le bien et le mal, dans un symbolisme aussi clair que fruste et sommaire.

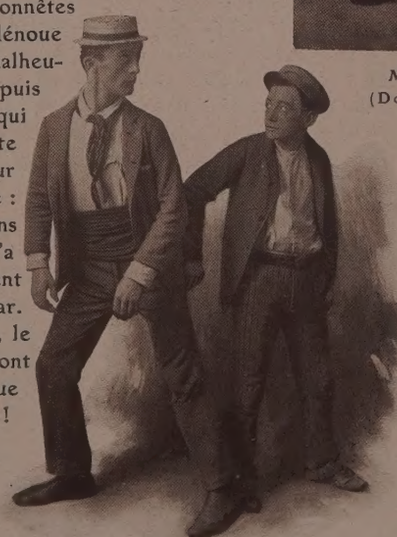
Mais nos auteurs modernes ont changé tout cela, et sur ce point M. Maurice Lefèvre (avec M. Louis Decori pour collaborateur anonyme) s'avoue bien de notre vingtième siècle, dans ce *Crime d'un Fils* qu'il vient de donner à l'Ambigu. Plus de manants ni de gentilshommes ; plus d'ingénue persécutée, soustraite aux mains d'un traître immonde par l'invincible jeune premier, si noble et si beau. Le héros est un triste personnage, qui vole à sa mère quinze mille francs pour les porter à une vulgaire fille de rue dont il s'est épris. Rien ne l'arrête dans la perpétration de son crime, le plus écœurant des crimes — pas même le fait d'être surpris au moment où il le commet par le vieux colonel dont il doit épouser l'innocente et délicieuse nièce, et par sa pauvre mère elle-même, qui le reconnaît et en devient subitement folle.

Par contre, les sentiments honnêtes sont l'apanage de deux fantaisistes apaches, Lalouette et Pistolet. Lalouette qui n'est pas un pied ; Pistolet, un drôle de Pistolet qui n'est pas un drôle. C'est singulier comme depuis *Gigolette* nos auteurs marquent de la considération aux apaches de Paris. Si ceux-ci ne leur en savent pas gré, ils sont étrangement ingrats. Le bon apache est désormais de monnaie courante dans nos mélos ; c'est lui le justicier, qui remet toute chose à sa place, punit le vice et récompense la vertu, avec d'ailleurs toute l'indulgence que lui inspire l'équivoque de sa propre position sociale — si tant est que le mot « propre » soit congrûment employé là.



M. Champdor
(Don Escobal).

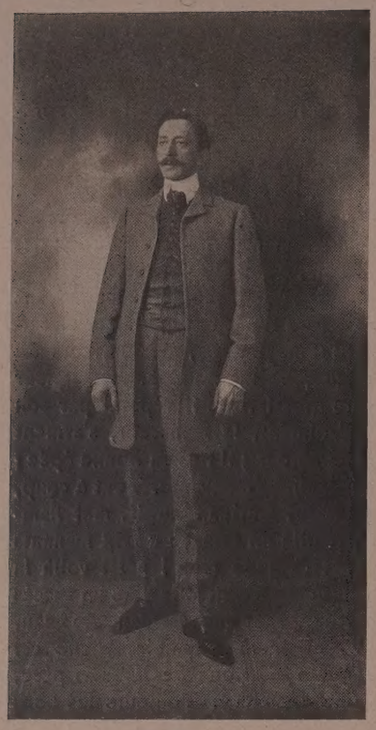
Mais comment, dans ce *Crime d'un Fils*, ces honnêtes apaches Lalouette et Pistolet amènent-ils l'heureux dénouement ? D'abord en empêchant les mauvais apaches de leur bande d'escoffier ce malheureux Paul Herbeaux, le fils dévoyé, que l'on prend pour un sale mouchard ; puis en organisant devant la mère démente une scène de cambriolage où c'est eux qui semblent forcer le coffre-fort et y « étouffer » les quinze mille « balles », de sorte que le fils survenant et feignant de vouloir s'opposer à cette action, ils se jettent sur lui, le terrassent, font mine de l'étrangler ; si bien que la mère s'écrie, éperdue : « Mon fils ! mon enfant ! » Elle a recouvré la raison ; elle serre son Paul chéri dans ses bras, et le savant docteur qui a réglé toute cette scène lui persuade qu'elle n'a rien vu, qu'elle s'était endormie le soir du véritable crime, qu'une heure seulement s'est passée depuis, et qu'elle vient tout bonnement d'avoir un effroyable cauchemar. Comme le dit la sagesse des nations : « la vie est un songe ». Naturellement, le colonel approuve ; Paul épousera son adorable nièce, ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants, qui ne deviendront pas des apaches, espérons-le, à moins que la vogue actuelle ne dure encore une vingtaine d'années, — il faut tout prévoir !



M. Grehan
(Lalouette)

M. Villa
(Pistolet)

Mlle Horel (Ida de Jarcy)



M. Caillard
(le Docteur Masson).

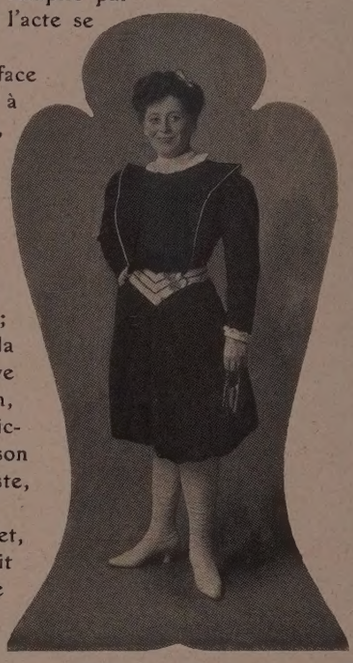
M. Volnys
(Paul Herbeaux).

Quelques-uns ont trouvé l'impeccable colonel bien accommodant. Eh ! quoi, lui, l'homme du sacrifice, qui ne s'est pas marié parce que celle qu'il aimait ne pouvait lui appartenir, ayant épousé son meilleur ami ; lui, qui s'est consacré au bonheur de sa bien-aimée, sans rien espérer en échange, qui l'a secourue quand elle est devenue prématurément veuve, qui l'a aidée à élever son enfant ; lui, le colonel-marquis de Mandres, à l'âme sans tache comme sa lame, comment peut-il supporter aussi facilement que ce coupable Paul devienne le mari de sa nièce innocente? C'est qu'il se dit intérieurement qu'il est peut-être la cause première de ce qui arrive, que s'il avait eu moins de scrupules jadis, s'il avait été alors un peu plus apache, Paul aurait peut-être été son fils, et que par conséquent il a sa part de responsabilité dans la faute du jeune homme. Ainsi le *Crime d'un Fils* se double des remords d'un célibataire irréprochable, prouvant que le mortel le plus digne a ses faiblesses comme les camarades — les apaches diraient les aminches. La pièce a été montée soigneusement par M. Grisier, qui s'est efforcé de donner le plus de réalité possible aux tableaux où se déroule l'action. Il y a un tripot montmartrois bien extraordinaire, où se mêlent des habits noirs, des robes de soirée, des vestons, une bicycliste gris clair, deux grooms de chez Maxim's — qui ne sont autres que ces bonnes pièces d'apaches, Lalouette et Pistolet — et Ida de Jarcy, l'horizontale de Paul, et Jolicœur, le brosseur du colonel, venu là pour surveiller Paul, qu'il suit pas à pas... Et la bicycliste Mominette, si remarquablement remplie par M^lle^ Lamy, monte sur la table de baccara pour chanter crânement la ronde des Sébastos, et l'acte se termine en un cake-walk frénétique, qu'accompagne le bruit des thunes... là ! là !..

M^lle^ Divonne (Victoire).

Puis c'est le tableau du vol, puis le Cabaret du Chat sauté, où Paul se trouve face à face avec sa mère démente, puis les bords de la Marne où les apaches tendent un guet-apens à Paul, au faux-frère qu'ils blessent et que sauvent Pistolet, Lalouette et Jolicœur ; puis, enfin, la scène imaginée par le docteur Caillard pour guérir M^me^ Herbeaux, et dont le résultat est si heureux.

De l'interprétation nombreuse et touffue ; il faut détacher M. Caillard, un docteur Masson qui ne gâche pas ses malades et ne ravale pas sa profession ; M. Blanchard, le dévoué brosseur Jolicœur, une ordonnance que nul n'hésiterait à suivre ; M. Volnys, qui porte sans fléchir le rôle ingrat de Paul Herbeaux, fils coupable, mais repentant ; M. Liézer, le cabaretier du « Chat sauté », avec qui l'on prendrait volontiers un champoreau ; M. Grehan, l'alouette des apaches, l'inséparable de Pistolet, avec qui il est à la vie et à la mort...on ! et M. Chamdor en brésilien, et M. Linder en jockey wiskyfié ! et ce brave Jacquier, modeste rigolo, qui hurle si drôlement avec sa gaffe... Puis, du côté féminin, M^lle^ Chapelas, jolie Hélène que son cruel fiancé fait pleurer comme une Madeleine, M^mes^ Victorin, Derblay, et aussi M^lles^ Horel et Lamy, déjà nommées, l'une toute séduisante en son personnage de momentanée (Ida ! j'adore Ida, la légère bacchante !) l'autre, piquante bicycliste, dont les pneus n'éclatent jamais, c'est certain !



M^lle^ H. Lamy (Mominette).

Mais il importe de citer à part M. Villa, si fin, si adroit, si leste, gentil Pistolet, supérieur dans sa séance de « Petit-Jésus », ...non, pardon ! de Djiu-Djitzu, qu'il conduit avec une merveilleuse souplesse ; — et surtout M^me^ Grumbach et M. Etiévant, de toute excellence tout les deux, simples, naturels, elle pauvre mère éperdue, dolente, effarée ; lui ami dévoué, attentif, désolé, avec cette correction discrète qui doit caractériser le noble colonel qu'il représente. C'est là une composition de la plus grande distinction, pour laquelle il s'est fait une tête si réussie que presque personne ne l'a d'abord reconnu. Et avec cela, une variété d'inflexions à ravir les délicats.

En sortant, un « paradis » chantonnait la morale de la pièce :

Laissez la galette à vos mères,
Et la môme aux Sébastos... Paul !

Théodore MASSIAC.

M. Denizot
(Barbillon).

M^lle^ Georgette, M^lle^ Herva't
(Deux habituées du tripot).

M. Linder
(Tom Bluff).

Cl. Studia-Lux.

Cl. Studia-Lux.

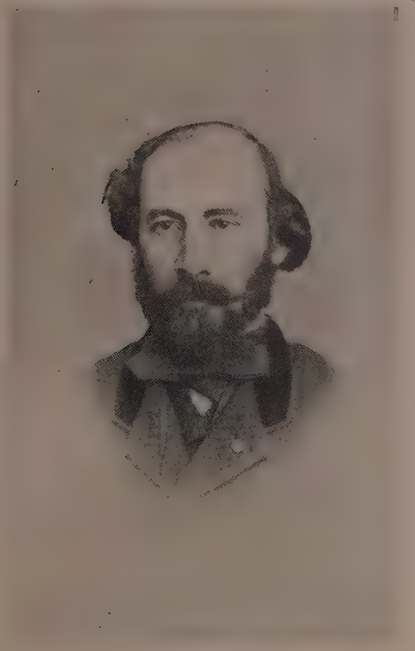
Mlle Henriette ROGGERS, rôle de Nicole Héber, dans *La Belle Madame Héber*.

La Revue des Critiques

L'automne précoce a chassé la plupart des parisiens de la campagne et des villes d'eaux. Les directeurs se sont dit qu'il fallait forcer à rentrer les hésitants — ceux que leur amour-propre confinait encore loin de Paris — et ils se sont mis à donner des premières représentations. C'est l'Ambigu qui a commencé. Dès le début de septembre, il conviait la critique à la première du *Crime d'un fils*, cinq actes inédits, de M. Maurice Lefèvre. La critique, qui villégiaturait, n'en pouvait revenir..., aussi beaucoup de ces messieurs ne purent-ils revenir à temps, et bien des comptes rendus furent-ils brièvement troussés par des courriéristes de théâtre en tête de leur bulletin théâtral, ou écrits par des remplaçants. C'est ainsi que bon nombre d'articles furent signés : « Intérim ». Comme en hiver, j'ai rarement l'occasion de citer l'opinion du critique *Intérim*, j'en profite aujourd'hui, et j'extrais de l'*Humanité* ces quelques lignes :

Le théâtre de l'Ambigu a mis la main sur un succès... ou nous nous tromperions fort. Le nouveau drame dont sa direction vient de nous régaler est conçu suivant toutes les règles de l'art... lacrymatoire. C'est l'histoire du mauvais bon fils que MM. Lefèvre et Decori nous ont raconté dans les cinq actes mouvementés, vivants, gais et tristes. Comme dans tous les drames qui se jouent à l'Ambigu, le crime du fils n'en est pas un au cinquième acte et le beau scélérat, qui aime bien sa mère, épouse la petite fiancée toute blanche.

Au demeurant, la pièce est fort bien charpentée et solide.



M. Octave Feuillet.

Quant à la Gaîté, qui n'a pas fermé de tout l'été, elle a remplacé *Champignol malgré lui* sur l'affiche, quand la bise fut venue, par l'élégant *Roman d'un jeune homme pauvre*. La pièce d'Octave Feuillet offrait l'avantage de se tenir dans ce même domaine du « bleu » qui valut un si joli succès à la reprise — faite avant les vacances — de l'*Abbé Constantin*. De retour des plages, les jeunes filles eurent donc le plaisir de retrouver à la Gaîté les impressions consolantes qu'elles y avaient puisées à leur départ.

En revanche, M. Porel, toujours épris des situations osées, des pièces hardies, nous présenta avec la *Belle madame Héber*, de M. Abel Hermant, une œuvre de périlleuse audition pour les jeunes filles, mais de nature à attirer le fameux « Tout-Paris », et à servir d'actif stimulant à la rentrée de tous les attardés. Il va de soi qu'elle a été fort discutée. Toute production de l'auteur des *Souvenirs du vicomte de Courpière* et de *Monsieur de Courpière marié*, a le don de passionner les esprits et d'aviver les conversations. Les titres d'ouvrages que je viens de rappeler ont valu à M. Abel Hermant le renom d'un auteur immoral, et vous ne doutez pas que les salons ne se montrèrent très excités. M. Abel Hermant est un des favoris de la clientèle mondaine ; on accepte tout de lui. Il a son franc-parler, en use dans ses livres, et dans sa nouvelle pièce en a peut-être abusé.

Cl. Studia-Lux.

M. Maurice Lefèvre.

M. Nozière estime que le tableau mondain, que nous retrace M. Hermant, manque de ces nuances discrètes dont aime à se parer la vérité pour être plus aisément *crue*.

Quant au tableau satirique que nous présente M. Hermant, il est de couleurs trop violentes pour paraître vrai. Mais, il nous a amusé. M. Abel Hermant, qui prête souvent aux êtres de passion un langage trop littéraire, excelle à trouver des répliques nettes, mordantes, qui marquent un individu, qui mettent en lumière un vice ou bien une tare. Sa pièce contient des mots terribles, qui nous font frissonner après avoir ri.

Ces mœurs que nous décrit, en sa pièce, M. Abel Hermant, comme ordinaires et d'usage courant dans les milieux mondains, ont quelque peu surpris la plupart des critiques. Toutefois, à notre époque, où tout est possible, il est assez difficile de se prononcer à cet égard avec rigueur. Aussi, sur le plus ou moins de vérité des habitudes d'existence qui se manifestent si ingénument dans ce château — si bien nommé de Bel-Ebat — décline-t-on en général toute compétence. Voici ce que dit à ce propos M. François de Nion :

* * *

Nous sommes ici à l'extrême marge où le monde pourrait devenir le demi. On m'assure que le salon de Mme Riverol-Saligny, où on nous introduit d'abord, est l'expression vivante d'un ou de quelques salons très connus. Le ciel m'ayant fait la grâce de ne point me fourvoyer jusqu'ici dans ces milieux, je suis peu propre à décider la chose; mais j'imagine que, comme d'autres, ils conservent au moins cette superficielle pudeur qui est le seul hommage qu'ils puissent rendre à la vertu et que l'hypocrisie — on dit maintenant la tenue — badigeonne de son durable vernis leurs façades disjointes et leur armature disloquée. Ici on parle et on agit avec une franchise ingénue d'Otahïtiens ou même d'Hottentots. Quel drôle de monde ! — Je sais bien que M. Abel Hermant a voulu surtout, en négligeant les ambiances, nous tracer un caractère de femme passionnée et sans frein; le malheur est qu'il nous donne plutôt l'impression d'étudier un cas pathologique de détraquement hystérique.

En ce qui concerne les conversations qui se tiennent en ce salon, certains les trouvent ou peu naturelles ou trop littéraires, M. Léon Kerst lui, les juge anti-dramatiques, anti-théâtrales :

Connaissez-vous quelque chose de plus ennuyeux que de voir des gens qui passent leur temps à se faire des blessures pour regarder ce qu'il y a dedans ? C'est pourtant le cas de Madame Héber et de son amant, M. Claude Orcemont, deux inlassables analystes, qui mettent leurs âmes à nu devant nos yeux stupéfaits, et qui détaillent leurs sensations avec une complaisance qu'on est pourtant si loin de leur demander. S'ils savaient ce que tout cela nous est égal ! Mais ils ne le savent pas, et ils en abusent ! Les prodigieux raseurs que voilà, vraiment, avec leur supercoquentieux tarabiscotage ! Comme on aurait envie de leur crier que l'heure de la douche a sonné depuis longtemps !... Et Claude Orcemont a pris soin de nous déclarer à plusieurs reprises qu'il déteste la littérature ; on frémit à la seule pensée qu'il pourrait l'aimer !...

Cl. Studio-Lux.

M. Abel Hermant.

M. Kerst est sévère !... M. Paul Souday témoigne plus de mansuétude, tout en exprimant un avis qui n'est pas sensiblement différent de celui de M. Kerst :

On ne saurait refuser son estime à une œuvre aussi étudiée et écrite avec tant de soin. Plusieurs scènes, surtout celles qui terminent les deux derniers actes, secouent rudement les nerfs. Mais l'on a presque du regret de s'être laissé émouvoir. Ces personnages sont trop peu intéressants. Claude lui-même paraît un peu sot, un jocrisse de l'amour. Tant de brutalité et d'amertume pendant quatre longs actes finissent par fatiguer. En outre, le style de M. Abel Hermant, très savoureux dans le livre, est trop précieux, trop tortillé pour le théâtre : pendant que l'on cherche à démêler le sens d'une de ces phrases subtiles, on n'est plus à la réplique et l'on perd pied. Au total, il faut reconnaître que cette pièce de valeur laisse une impression pénible.

Pour ce qui a trait à l'interprétation, M. Félix Duquesnel se prononce ainsi : « La *Belle Madame Héber* est admirablement jouée, avec un ensemble rare, que le Vaudeville seul nous donne aujourd'hui » ; tandis que M. Nozière écrit : « Il faut reconnaître que M. Abel Hermant a été mal défendu par la troupe du Vaudeville ». Les avis ne diffèrent pas moins sur chaque acteur pris en particulier. — Quelques extraits : M. Camille de Sainte-Croix : « M. Lérand avait peu de chose à faire, et l'a, comme toujours, très bien fait ». M. François de Nion : « M. Lérand n'est pas heureux sous le monocle classique du littérateur, et il semble qu'il ait désespéré de son personnage ». M. Léon Kerst : « A part le souvenir de M. Rouyer, qui a débuté avec adresse dans le rôle difficile de Claude Orcemont, cette soirée d'inauguration ne nous a absolument rien appris ». M. François de Nion : « M. Rouyer avait un bien mauvais rôle, mais il a trouvé moyen d'y ajouter. » M. Camille de Sainte-Croix : « M. Roger Vincent réalise un Crissé impressionnant ». M. Nozière : « M. Roger Vincent n'a donné aucun caractère au comte de Crissé ». Seule, Mlle Roggers a été unanimement louée.

C'est de nouveau à un « intérim » que j'aurai recours, en terminant, pour le compte rendu de l'*Amour et la Guerre*, drame joué au Théâtre-Moncey. Voici en quels termes le consciencieux « intérim » de la *Presse* parle de cette pièce :

*Le Théâtre-Moncey, habilement dirigé par M. Soulier, ouvre la saison par un coup de maître. Le drame de MM. Cressonnois et Charles Raymond, l'*Amour et la Guerre, *est à signaler parmi les meilleurs qu'il nous ait été donné d'applaudir depuis un assez longtemps.*

Nous sommes, quand l'action se précise, au second siège de Saragosse. Un officier français, le capitaine Gérard, adore, depuis avant la guerre, la jeune et jolie veuve Reyna, la vaillante patriote espagnole, fille de Romano Campos, l'âme de la résistance et le champion de l'héroïsme. Il est adoré d'elle. Pour la rencontrer, il pénètre dans la ville investie, sous un déguisement. Et il devient le prisonnier de sa maîtresse, parce que, par hasard, involontairement, il a appris un secret terrible : on veut tuer le maréchal Moncey... Si le capitaine s'échappe, il déjouera le guet-apens, et c'en sera fait de Saragosse. Reyna lui barre donc le chemin ; elle aime Gérard, mais elle ne lui sacrifiera pas son pays. Une scène puissante se place en cet endroit. L'officier insulte celle qu'il chérit, et l'accuse de lui avoir tendu un piège. La situation pathétique se trouve très heureusement dénouée.

Fort bien mise en scène, la pièce, bien écrite et toujours captivante, est jouée de façon irréprochable par Mlle Charlotte Barbier et M. Duval surtout.

S'il n'y avait pas de courageux « intérims » pour remplacer les critiques en congé pendant l'été et harassés pendant l'hiver, certaines scènes, comme le Théâtre-Moncey, seraient abandonnées de la presse...

Albert DAYROLLES.

Cl. Studio-Lux.

M^lle^ Madeleine ROCH, de la Comédie-Française (Rôle de la reine Krisis, dans l'*Esclavage d'Hercule*).

Le Premier Amour de Berlioz

Berlioz.

La Maison d'Estelle

Berlioz, qui répétait volontiers, dans ses heures d'amertume et de désespérance : « On arrive parfois à la gloire en corbillard », se serait écrié en mourant : « Enfin, on va donc jouer ma musique ! »

Si « on », dans la pensée de l'illustre compositeur, signifiait l'Académie nationale de musique et de danse, ce pauvre grand homme de Berlioz se trompait encore d'un bon tiers de siècle. Ses œuvres, ses chefs-d'œuvre même, n'avaient pas encore fini de faire antichambre, au théâtre. Il leur restait quelque Purgatoire à subir, avant d'entrevoir le Paradis.

Pour notre part, nous n'avions pas attendu que les grandes scènes voulussent bien penser à Berlioz pour nous en souvenir. Depuis bien des années déjà, nous nous occupions de la solution d'un gracieux petit problème, datant des premières années du futur grand homme.

Nous avions lu, comme tout le monde, dans les *Mémoires*, ce touchant, cet adorable épisode, non seulement de la jeunesse mais de l'enfance du maître : l'amour platonique, tout de pureté et d'idéal, du précoce Hector, bambin d'une douzaine d'années, pour M^lle^ Estelle, belle fille de dix-huit printemps : innocente mais puissante passion qui laissa des traces profondes dans l'existence entière de Berlioz et sur laquelle il revient avec insistance, à plusieurs reprises, dans ses *Mémoires*, déjà nommés. Et nous nous étions mis en tête, et dans le cœur, de retrouver le décor — ou tout au moins, ce qu'il pouvait en rester, hélas ! — de cette fraîche idylle, délicate et lumineuse comme une aurore de mai, poétique comme le premier gazouillement d'un rossignol dans son nid.

La maison d'Estelle. — Façade latérale.

Nous savions — les *Mémoires* sont prodigues de détails là-dessus — que la chose s'était passée à Meylan, joli village des environs de Grenoble, étagé, échelonné dans une situation des plus riantes et des plus pittoresques, depuis la route de Chambéry jusqu'aux formidables à-pics rocheux du Saint-Eynard, une des montagnes les plus abruptes, du moins du côté de la vallée du Graisivaudan, du massif de la Grande-Chartreuse.

Dans le Bas-Meylan, le grand'père maternel d'Hector Berlioz possédait une propriété où l'enfant venait chaque année, de la Côte Saint-André, passer ses vacances scolaires. Dans la partie haute du village, une bourgeoise de Grenoble, M^me^ Gautier, avait une maison de plaisance qu'elle habitait parfois, pendant la belle saison, en compagnie d'une petite-fille ou petite-nièce, M^lle^ Estelle, ravissante jeune personne, un peu coquette, qui portait volontiers, même à la campagne, même à la montagne, de mignons brodequins roses.

Hector vit Estelle et, bien qu'il ne fût encore qu'un pauvre petit écolier chez qui nul, pas même lui, ne pressentait le futur musicien-poète de la *Symphonie Fantastique* ou de la *Damnation de Faust*, son cœur battit aussi fort que celui d'un homme, plus fort que celui de certains hommes. Il aurait troqué avec plaisir son nom d'Hector (lequel sentait cependant déjà la *Prise de Troie*) contre celui moins héroïque, mais plus bucolique de Némorin. Mais, même vers 1812, le temps des pastorales et des bergeries de ce bon M. de Florian était déjà passé — trépassé, comme dit le vieux Capulet — et, dans la première aventure amoureuse du pauvre Berlioz, tout n'alla pas comme avec des houlettes.

La jeune fille, naturellement, s'amusa beaucoup, se moqua même un peu, ainsi que la galerie des grandes personnes, de cet amour d'enfant et l'oublia vite. Mais, devenu homme, et même grand homme, Berlioz se souvint toujours et, à soixante ans sonnés, il parlait encore avec un attendrissement passionné de l'Estelle qui avait illuminé sa douzième année et qu'il nommait volontiers sa *Stella montis*... Une étoile polaire, alors, et qui ne fut jamais pour lui l'étoile du berger !

Il s'agissait maintenant, pour nous, de retrouver sur le terrain, l'emplacement des maisons Marmion et Gautier. Or, si les *Mémoires* abondent et surabondent en détails de psychologie et de sentiments, en développements poétiques jusqu'au lyrisme le plus romantique, ils laissent beaucoup à désirer au point de vue de la description exacte, de la topographie des lieux, s'il faut s'exprimer en vulgaire prose.

Ce qu'ils nous apprenaient de plus clair et de plus précis se réduisait en somme à ceci : que la maison du grand'père de Berlioz (la maison Marmion) était située dans le Bas-Meylan, que celle de la parente d'Estelle était, au contraire, une des dernières, des plus élevées sur le côteau, presque adossée aux contreforts rocheux du Saint-Eynard, et que l'on allait de l'une à l'autre par un petit chemin grimpant où il y avait une fontaine.

C'était un peu vague. Berlioz a beau ajouter que, en 1849, revenant pour la première fois à Meylan, pour y accomplir une sorte de pèlerinage, il avait retrouvé dans la haie, à un coin du chemin, une plante de pois à fleurs roses — ô rappel de couleur des brodequins d'Estelle ! — qu'il y avait déjà vue trente-cinq ans auparavant, ce remarquable et rare exemple de stabilité végétale était insuffisant. D'autant plus que, lors de son second voyage au même endroit, en 1865, Berlioz eut le regret de constater que les pois-fleurs avaient disparu.

Nous étions donc à peu près aussi embarrassés que le Petit-Poucet, quand les

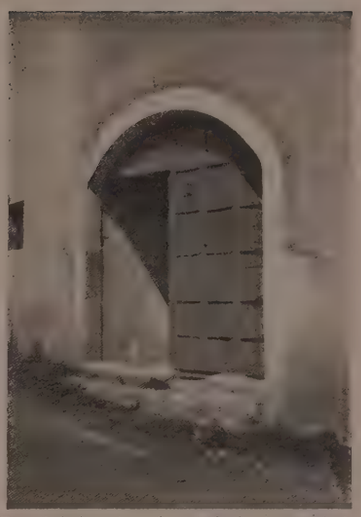
La maison d'Estelle. — Entrée principale.

oiseaux du ciel eurent mangé le pain qu'il avait semé pour marquer sa route dans la forêt. Berlioz lui-même s'y était perdu et avoue avoir eu toutes les peines du monde à reconnaître la maison d'Estelle.

Et cependant, même en 1865, le paysage n'avait pas été modifié, bouleversé, comme il l'est aujourd'hui. De nouveaux et larges chemins, bordés de villas toutes neuves, ont été tracés, supprimant les vieilles demeures, éventrant les vergers et les clos, et les anciens sentiers se sont presque effacés. Un détail pourtant dirigeait notre recherche, ainsi qu'une boussole, et ne nous permettait d'hésiter qu'entre quelques masures plus ou moins décrépites. Presque adossée au Saint-Eynard, disaient les *Mémoires*, en parlant de la maison d'Estelle, et au pied d'une antique tour en ruines...

Ce dernier renseignement nous désorientait. Une tour? Quelle tour? Aucune ruine n'était visible entre le Saint-Eynard et les deux ou trois habitations, plus ou moins vétustes, autour desquelles nous tournions avec anxiété.

Depuis, nous avons déniché la prétendue tour, peut-être encore assez élevée pour se profiler sur le relief de la montagne en 1814, en 1849 et même, à la rigueur, en 1865, mais qui, aujourd'hui, n'est plus qu'un informe tas de pierres entièrement recouvertes par la végétation broussailleuse d'un bois où fleurissent encore, de ci, de là, au printemps, les derniers lilas d'un parc depuis longtemps aboli.



Portail de la maison du grand-père maternel de Berlioz, à Meylan.

Ces ruines, au sommet d'une colline s'élevant, d'un côté, au-dessus d'un épouvantable et vertigineux torrent composé d'abîmes superposés et, de l'autre, dominant superbement les côteaux et la plaine, ces ruines sont celles de l'ancien château de Corbeau, lequel ne fut jamais si bien nommé qu'à présent. Tout près d'elles, à l'autre extrémité d'une sorte de terrasse à pic qui forme un magnifique belvédère naturel, on peut encore distinguer quelques pans de murailles sortant à peine de terre, restes peu vénérables, et encore moins vénérés, si nous en jugeons par certaines inscriptions, plutôt irrespectueuses, d'une chapelle de construction un peu plus récente. Le tout dans un fouillis presque impénétrable où l'on comprendra que nous ayons vainement cherché, lors de notre première excursion, la ruine qui devait nous servir de point de repère.

Maison du grand-père de Berlioz dans le Bas-Meylan.

Il me semblait bien retrouver ou, plus exactement, deviner la maison d'Estelle dans un bâtiment assez vaste, de date évidemment ancienne, avec ses fenêtres à petits croisillons de pierre et qui, tout en ayant l'air de n'être plus qu'une sorte de grange, gardait encore quelques apparences d'un confortable relatif, mais je ne pouvais rien affirmer. Alors, avec mon ami le peintre Tranchant, qui est de la Tronche comme Hébert, dont il fut l'élève, nous entrâmes un peu partout, pour demander, interroger, enfin pour tâcher de savoir à quoi nous en tenir.

Ce fut épique, et si, au cours de cette enquête, nous n'apprîmes rien sur le sujet qui nous préoccupait, en revanche nous en apprîmes plus sur le néant de la gloire humaine en une petite heure de promenade que pendant des années de lectures et de méditations, dans une bibliothèque de gros in-folios philosophiques et pessimistes.

La fontaine dans le vieux chemin conduisant de la maison de Berlioz à la maison d'Estelle.

Partout on nous regardait avec de grands yeux, on nous écoutait avec de vastes oreilles; mais quant à nous répondre quelque chose d'intéressant, bernique! Les bouches restaient closes.

Chose inouïe, il se trouva un gros cultivateur pour se souvenir de Berlioz comme d'un gros marchand de bois; un autre personnage, non moins important, se le remémora comme marchand de fromages. Notre course se poursuivait acharnée et longue, sans l'ombre d'un résultat.

Il était tard, le soir tombait et notre logis nous attendait, encore assez loin. Il fallait en rester là, pour cette première fois, nous réussirions peut-être mieux un autre jour.

En remontant vers Corenc, autre village pittoresque qui, dans une situation unique, domine, face à face avec les Alpes dauphinoises, l'admirable, l'incomparable vallée du Graisivaudan, nous rencontrâmes un journalier qui, la journée finie et sa bêche sur l'épaule, revenait des vignes.

Ne voulant pas laisser échapper cette chance, cependant bien aléatoire, d'obtenir un indice quelconque, je renouvelai, à tout hasard, ma sempiternelle question:

— Permettez, mon brave. Auriez-vous entendu parler de Berlioz? Sauriez-vous où se trouve la maison d'Estelle?

Le pauvre diable de tâcheron qui, son outil sur l'épaule, venait de piocher les vignes d'un autre, tournant vers moi son regard franc, son visage intelligent et ouvert, me répondit poliment:

— Personnellement, je ne sais pas grand'chose, mais je puis toujours vous dire qu'un des principaux propriétaires du pays, M. Maurel de Rochebelle, a écrit autrefois, sur ce sujet, un livre que j'ai aperçu en allant travailler chez lui et où vous trouverez probablement les renseignements que vous désirez...

Et, après un salut courtois qui ne manquait pas d'une certaine élégance rustique, l'homme continua sa route de ce pas tranquille et régulier, mais allongé, de l'ouvrier des champs marchant vers la soupe.

* * *

Cette rencontre nous porta la veine. Au voyage suivant, nous eûmes plus de chance, en effet. Je n'avais point lu la brochure de M. de Rochebelle; mais nous nous étions procuré, ailleurs, des indications précises. Nous n'allions plus à l'aveuglette, au hasard. Nous étions, au contraire, documentés à souhait et nous n'eûmes plus qu'à suivre le fil d'Ariane.

Nous commençâmes donc par visiter, dans le Bas-Meylan, la maison du grand-père de Berlioz, laquelle devint ensuite la propriété de son oncle Marmion, le colonel du Premier Empire. C'est une maisonnette campagnarde toute simple et sans la

Croix rustique dans le sentier qui monte vers le château de Corbeau, tout près de la maison d'Estelle.
(Berlioz parle souvent de cette croix dans ses *Mémoires*.)

moindre prétention. Sa seule curiosité architecturale ou archéologique, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est sa porte d'entrée sur la rue, ou, mieux, sur le chemin, une vieille porte de l'ancien régime, haute, large, massive et solide, étoilée de clous énormes, comme la double semelle d'un montagnard.

Les propriétaires actuels de la maison étant absents, les appartements de l'étage supérieur étaient clos ; mais l'accès du rez-de-chaussée et du jardin restait libre. Nous pénétrâmes dans une vaste salle basse, à la fois cellier, débarras et cuisine, où la première chose que nous aperçûmes fut un four monumental — dont le souvenir fâcheusement symbolique dut longtemps poursuivre à Paris le pauvre Berlioz, aux heures difficiles de début et de lutte — un four colossal, mais hospitalier, dans lequel une jolie paysanne du voisinage venait de faire cuire une « pogne de courge », sorte de tarte aux légumes, croustillante et fort appétissante, ma foi, presque autant que les joues un peu rouges de la belle fille.

Au jardin, en très mauvais état, rien de particulier, sinon un vieux puits sur la margelle duquel — faute d'autre balcon — le futur chantre de *Roméo et Juliette* a dû s'asseoir souvent pour rêver... à Estelle.

Estelle, ce nom nous rappelle à l'ordre. Il s'agit maintenant de grimper jusqu'à sa maison. Or, ce n'est pas à deux pas, et la pente est roide. Nous n'avons pas les mêmes raisons que Berlioz, ni ses jambes nerveuses d'adolescent, quand il escaladait si lestement, si prestement, la montagne, rien que pour le plaisir de contempler les brodequins roses de l'idole adorée. D'ailleurs, hélas ! ils sont encore bien plus loin maintenant, les pauvres brodequins roses !

En route, et ce nous est une agréable oasis, nous rencontrons la fontaine mentionnée dans les *Mémoires*, et nous la photographions avec d'autant plus d'empressement qu'elle est, en ce moment, fort gracieusement décorée par deux jeunes filles fort jolies.

Après cet agréable intermède, nous arrivons enfin à la maison d'Estelle. C'est bien celle que j'avais « diagnostiquée » lors de notre précédente excursion ; mais de près, elle nous paraît plus délabrée qu'elle ne le paraissait à distance.

Une partie s'est déjà écroulée, laissant debout un large escalier de pierre qui, maintenant, élève mélancoliquement dans le vide ses marches lézardées et ne conduit plus nulle part. Une autre partie ne vaut guère mieux ; les poutres du plafond, moisies et chancelantes, presque rompues, cèderont, se briseront complètement au premier jour, et décrivent déjà, sur notre tête, des courbes inquiétantes.

Une seule aile du bâtiment est encore habitable et habitée, le reste n'étant plus hanté que par des fantômes ou des souvenirs. Mais les humbles créatures humaines, les braves femmes, jeunes ou vieilles, qui vivent là, fort occupées, pour l'instant, à tricoter des bas ou à coudre des gants, ne savent rien d'Estelle et ne songent guère aux premières amours, surtout à celles de Berlioz. Tout ce qu'elles peuvent nous dire, c'est qu'il y a, dans une vieille chambre close de la vieille maison, quelques vieux livres, beaucoup de vieux papiers mangés, rongés par les rats et les vers, et un vieux portrait de « quelqu'un de l'ancien temps, mais quelqu'un de bien qui a dû être au moins un ministre » (Textuel).

Ruines du château de Corbeau (vue prise de la maison d'Estelle).

Pour le reste, ce reste qui est le seul vestige intéressant, la seule véritable grandeur survivante de cette masure en décombres comme une tombe abandonnée : rien, rien, personne ne sait rien, personne n'a jamais rien su.

Et, devant cette ignorance, cette indifférence des gens et ce lamentable effondrement des murs, je me rappelle les beaux vers de la *Tristesse d'Olympio :*

> Comme il faut peu de temps pour changer toutes choses.
> Nature au front serein, comme vous oubliez,
> Et comme vous brisez, dans vos métamorphoses,
> Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Pauvre Berlioz, il ne reconnaîtrait certainement pas la maison d'Estelle ! Mais peut-être cependant, s'il avait été avec nous, ce beau jour d'été, eût-il reconnu Estelle, oui, Estelle en personne, en chair et en os, et en rose, toute en rose, et se serait-il reconnu lui-même à près de quatre-vingt-dix ans de distance, dans un groupe juvénile et charmant qui, au moment où nous examinions d'un œil attristé ces ruines mélancoliques d'un passé n'existant plus que dans et par un livre, se montra soudainement sur le seuil avenant d'une maison contiguë, bâtie depuis peu, blanche avec des volets verts ?

Ruines de la chapelle du château de Corbeau.

Une jeune fille, les lèvres roses dans un visage rose, et le tout sortant, comme un bouquet de roses, d'une élégante robe rose, arrangeait en souriant et en jouant, d'un geste à la fois gracieux et malicieux, la cravate de fantaisie quelque peu en désordre d'un collégien encore plus jeune qu'elle — sans doute un petit cousin ou un petit voisin dont le cœur, j'en suis sûr, battait bien fort sous la tunique.

Et j'ai pensé que Victor Hugo n'avait qu'à moitié raison. Les gens passent et changent, c'est certain ; mais les choses recommencent éternellement.

> Car le spectacle, au fond, est le même, sans cesse :
> Ce sont d'autres acteurs qui jouent la même pièce.

HENRI SECOND.

Cl. Franck

Cl. Messier.

Numès au Palais-Royal
1878-1879.

Numès à douze ans figurant dans un groupe d'écoliers.

Numès en 1873.

LEURS DÉBUTS

VI. ARMAND NUMES

A dire le vrai, Armand Numès a été au Conservatoire et, même, il y fut élève (!) pendant trois années (!!); mais il y fit de si courtes apparitions, il se soucia si peu de l'enseignement officiel, qu'on peut hardiment le compter parmi ceux qui n'y passèrent pas.

Armand Nunès — il a ajouté un jambage à l'*n* pour se distinguer de son frère Léon Nunès, le revuiste bien connu, — est né à Paris le 7 juillet 1857, rue Bréda.

Cl. Jally.

Numès à ses premiers débuts au théâtre.

Son père était chef de la comptabilité au *Petit Journal*, dont il fut un des fondateurs avec Polydore Milliaud. Il fit ses études dans une institution privée.

Là, il jouait déjà la comédie devant ses camarades qui, naturellement, lui trouvaient beaucoup de talent et ne lui ménageaient pas leurs bravos. L'instituteur lui-même ne dédaignait pas d'écrire quelques piécettes pour notre futur comédien.

Vers quatorze ans, il se décida à entrer dans le commerce. Sans rien dire à personne, il alla se présenter dans une maison de commission de la rue Martel, se recommandant d'une dame Nunès qui était sa tante et qui avait un fonds de couturière.

Les patrons le reçoivent admirablement, lui offrent une chaise, entament une conversation et l'engagent immédiatement aux appointements de vingt-cinq francs par mois.

Il sut peu de jours après la cause de cette amabilité : il y avait une autre dame Nunès, qui était une des meilleures clientes de la maison où était entré notre héros.

Cela ne changea en rien la situation, car ses patrons étaient, paraît-il, des gens charmants. Ils s'appelaient Henriquez et Zuberia. La maison n'existe plus.

Le démon du théâtre n'avait pas toutefois abandonné le jeune employé de commerce ; il fallait inéluctablement qu'il montât sur les planches.

Ses débuts eurent lieu au Théâtre Saint-Laurent, 9, rue de la Fidélité (aujourd'hui un garde-meuble), dans l'*Amour, qu'est qu'c'est qu'çà ?* le fameux vaudeville de Lambert-Thiboust, Delacour et Clairville.

Il y jouait le rôle d'un personnage muet, et son émotion fut si forte que la scène en reçut quelques traces.

Cela se passait en 1872; les patrons (j'ai dit que c'étaient de braves gens) avaient donné à leur commis l'autorisation d'aller remplir son service au théâtre. Il arrivait donc que dans la journée lorsqu'on demandait Nunès, M. Henriquez ou M. Zuberia répondait d'un ton léger :

— Armand ? Il est à sa répétition.

Son emploi, *dans le commerce*, était celui de sous-caissier; on avait en lui une confiance illimitée et il était spécialement chargé des recouvrements. Souvent même, il encaissait de très grosses sommes et, inconscience de l'âge ! il allait répéter ayant parfois une fortune dans sa poche, montrant les billets de mille aux pauvres cabots médusés, eux qui connaissaient à peine la couleur des pièces de cent sous de leur directeur.

Ce directeur était un nommé Kiéner, un autre brave homme qui a commis, je crois, quelques vaudevilles.

Numès commença par lui donner dix francs pour *apprendre le métier*. Boisselot, sous la direction du père Seveste ne payait pas, lui ! Numès eut, peu de temps après son entrée, soixante francs par mois dont il ne vit jamais le premier sou.

On remarquera au cours de ces études combien, à leurs débuts, nos comédiens furent non pas *peu* payés, mais pas payés du tout. Ah ! ils avaient le feu sacré !

Numès eut pour camarades au Théâtre Saint-Laurent : Baillet, Prudhon, Truffier, Albert Carré, Dacheux, Augustine Leriche.

Il joua un tas de vaudevilles en un acte, puis une revue de Milher et H. Buguet (1874). Cette revue eut un tel succès qu'on la transporta aux Menus-Plaisirs que dirigeait alors un nommé Content, lequel avait succédé à de Jallais.

Aux Menus-Plaisirs, Numès connut Raimond, Mme Thierret, Blanche d'Antigny, etc.

Il fit bientôt sa rentrée au Théâtre Saint-Laurent.

Une création lui est restée en mémoire, c'est celle du *Hareng saur malgré lui*, elle est d'ailleurs peu ordinaire et vaut la peine d'être contée.

Son directeur, le père Kiéner, avait dégoté chez un brocanteur un énorme hareng en carton, un accessoire d'au moins quatre mètres de long. Il avait payé cela quelques francs et l'avait rapporté triomphalement chez lui.

Sa femme, comme bien l'on pense, poussa les hauts cris. C'était fou d'acheter un objet pareil, complètement inutilisable !

Le fait est que le père Kiéner ne savait comment utiliser son hareng saur.

Cl. Saulnier.

Numès jouant François II des *Huguenots à Amboise*.
(Théâtre Beaumarchais, 1874).

THEATRE BEAUMARCHAIS

IMMENSE SUCCÈS

Tous les soirs à 8 heures

L'AMBITION FATALE

Drame en CINQ actes et SIX tableaux,
Par Mme LIONEL DE CHABRILLAN.

AVIS

En raison du GRAND SUCCES DE LARMES que la pièce obtient tous les soirs, chaque Dame prenant son carton (*prix de Bureau*) à toutes places, recevra UN MOUCHOIR en entrant au Théâtre.

Curieuse affiche du théâtre Beaumarchais pour l'*Ambition fatale*, de Mme Lionel de Chabrillan, où Numès débutait, jouant un médecin.

Des auteurs de la maison, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nos jours, proposèrent au directeur de lui écrire une pièce sur ce sujet et lui donnèrent même le titre qui excita son admiration : le *Hareng saur malgré lui !*

Cl. Saulnier.

Numès à Beaumarchais, (le médecin de l'*Ambition fatale*).

De suite, sur la façade du théâtre, il fit suspendre l'immense cartonnage et au bas de ses affiches, il annonça : Prochainement, le *Hareng saur malgré lui !*

Tout le quartier en était révolutionné et les habitués pressaient de questions le père Kiéner qui ne donnait que des réponses d'autant plus évasives que les auteurs avaient un mal du diable à se tirer de leur tâche et tardaient fort à livrer leur chef-d'œuvre.

Enfin le soir de la première arriva. Public de choix, une salle superbe.

La scène se passait en Hollande. Le bourgmestre (l'artiste se nommait Bernay), chantait :

J'aime le hareng l'été,
Qu'avez-vous à dire ?
J'en ai souvent souhaité,
Y a-t-il là d'quoi rire ?

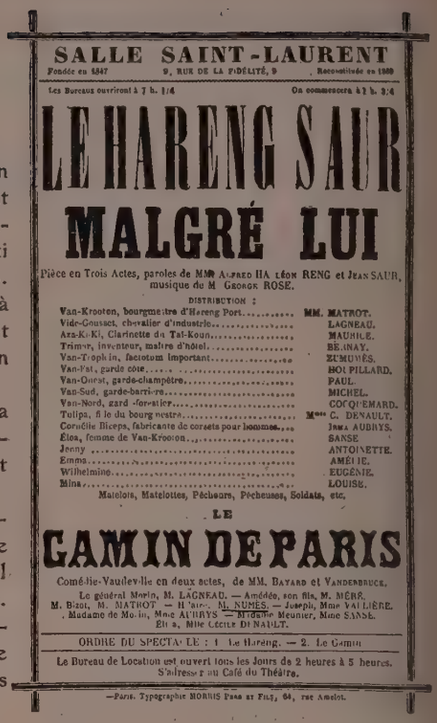
Cl. Jally.

Numès, dans *Non, c'est le schah !* (1874).

Uu spectateur cria : « Oh ! non !... » Ce fut la débandade. Le pauvre hareng fut joué deux fois.

Vint un changement de direction.

Avant de quitter la salle Saint-Laurent, il faut noter l'anecdote suivante, qui ne manque pas de saveur.



SALLE SAINT-LAURENT

Fondée en 1847 — 9, RUE DE LA FIDÉLITÉ, 9 — Reconstituée en 1900

Les Bureaux ouvriront à 7 h. 1/4 — On commencera à 7 h. 3/4

LE HARENG SAUR MALGRÉ LUI

Pièce en Trois Actes, paroles de MM. Alfred Hia et Léon Reng et Jean Saur, musique de M. Georges Rose.

DISTRIBUTION :

Van-Krooten, bourgmestre d'Hareng Port	MM. MATROT.
Vide-Gousset, chevalier d'industrie	LAGNEAU.
Ara-Ki-Ki, Clarinette du Tat-Koum	MADRILE.
Trimm, inventeur, maître d'hôtel	BERNAY.
Van-Trophin, factotum important	ZUMUMÈS.
Van-Fat, garde côte	BOUPILLARD.
Van-Ouest, garde-champêtre	PAUL.
Van-Sud, garde-barrière	MICHEL.
Van-Nord, garde-forestier	COCQUEMARD.
Tulipa, fille du bourgmestre	Mmes C. DENAULT.
Cornélie Biceps, fabricante de corsets pour hommes	JEAN AUDRYS.
Elsa, femme de Van-Krooten	SANSE
Jenny	ANTOINETTE.
Emma	AMÉLIE.
Wilhelmine	EUGÉNIE.
Mina	LOUISE.

Matelots, Matelottes, Pêcheurs, Pêcheuses, Soldats, etc.

LE GAMIN DE PARIS

Comédie-Vaudeville en deux actes, de MM. Bayard et Vanderbruck.

Le général Morin, M. LAGNEAU. — Amédée, son fils, M. MÉRÉ. M. Binet, M. MATROT. — Il faut, M. NUMÈS. — Joseph, Mme VAILLIÈRE. Madame de Morin, Mme AUDRYS. — Madame Meunier, Mme SANSE. Et la, Mlle Cécile DUHAULT.

ORDRE DU SPECTACLE : 1. Le Hareng. — 2. Le Gamin

Le Bureau de Location est ouvert tous les Jours de 2 heures à 5 heures. S'adresser au Café du Théâtre.

—Paris. Typographie MORRIS Père et Fils, 64, rue Amelot.

Une affiche de la salle Saint-Laurent qui porte le nom de Numès débutant.

A côté du théâtre était un petit café où les artistes tenaient leurs assises. Un jeune dessinateur s'était glissé parmi eux, qui garnissait les tables de croquis.

Le patron furieux fichait à la porte ce malotru qui salissait ses marbres. Le barbouilleur en question était... Forain.

Numès s'en va à l'Alhambra du faubourg du Temple, direction Piccolo (mère de Théo) et Laurençon.

Il y joua des petits vaudevilles et touchait un cachet de trois francs qui lui fut payé. Il n'y resta pas longtemps, je crois.

Il passa au théâtre Beaumarchais, où régnait Debruyère et où Raphaël Duflos jouait les comiques.

L'excellent sociétaire de la Comédie-Française créa dans les *Chevaliers de la Charité*, drame en cinq actes de P. Mangin (8 août 1874), un rôle de gommeux de l'époque qui eut un certain succès.

Munié, aujourd'hui directeur à Bruxelles, était également un des pensionnaires de Debruyère.

L'histoire de l'engagement de Numès ne peut pas être passée sous silence.

Il s'amène dans le bureau du directeur, décidé à jouer n'importe quoi, à accepter n'importe quoi. Être engagé, était son unique pensée.

Debruyère lui demanda son emploi.

— Les comiques, répond notre jeune homme.

— Ah ! riposte l'autre, d'un ton désappointé.

Armand qui sent que ça ne va pas, reprend : — Oh ! vous savez, il y a comique et comique ; je joue les jeunes premiers un peu comiques.

— Ce n'est pas tout à fait cela.

— Ah ! eh ! bien, je joue les jeunes premiers de drame... qui font pleurer.

— Oui ! j'ai besoin d'un artiste pour représenter un jeune roi qui meurt !

C'est ainsi que Numès débuta à Beaumarchais, rôle de François II, dans les *Huguenots à Amboise*, drame en cinq actes, d'Ed. Didier (13 novembre 1874).

Il avait soixante francs par mois et finit par en gagner cent.

Il joua les drames du répertoire, et en créa quelques nouveaux.

Pour augmenter ses appointements, il trouva un emploi chez Ballande qui commençait alors à organiser ses matinées. Il avait à peu près dix-sept ans et prit la régie générale après Léautaud, qui passait souffleur au Théâtre-Français.

La place n'était pas une sinécure. Numès, en effet, était à la fois régisseur, garçon de théâtre, préposé à la location, souffleur, premier comique, copiste de

Cl. Jally.

Numès, dans *Non, c'est le schah !* (1874).

rôles ; le tout pour cent francs par mois ! Il eut pour camarades Silvain, Barral, Chameroy. Il entendit Jules Favre faire une conférence.

Il était, avons-nous dit, le maître Jacques de Ballande qui était un peu Harpagon. Qu'on en juge.

On alla jouer à Bruxelles la *Mère de Rubens*, de Charles Potdevin. On descendit à l'hôtel du Miroir, hôtel modeste, mais confortable. Ballande prit une chambre convenable et souhaita le bonsoir à son régisseur.

Numès ne demandait pas l'appartement du roi ; cependant quelle ne fut pas sa surprise quand le garçon le siffla presque et le conduisit à un cabinet sous les combles, tel un vulgaire domestique. Notre homme se révolta. Il se fit donner une vaste chambre au premier et s'offrit un souper auquel il convia le patron et le garçon de l'hôtel.

Ballande ne dit rien et paya.

L'été venu, il voulut supprimer les appointements de son régisseur qui était engagé à l'année. Celui-ci refusa.

Alors le directeur légendaire le manda à son appartement, rue Jean-Goujon, un appartement énorme et lui dit :

— Passez-moi ça au siccatif ! !

Absolument authentique.

Numès lui rit au nez. Ne sachant comment l'employer, Ballande lui fit faire des choses idiotes : de l'encre, par exemple.

Le théâtre rouvre.

M^me^ Ballande lui donna à copier les pièces de M. Ballande ; il y en avait une montagne.

C'en est trop ; il donne sa démission.

En 1877, il partit en tournée avec Léautaud. Dans l'*Étrangère*, il jouait à la fois le domestique de Mrs Clarksonn et celui de la duchesse de Sepmonts, ce qui rendait la pièce un peu incompréhensible.

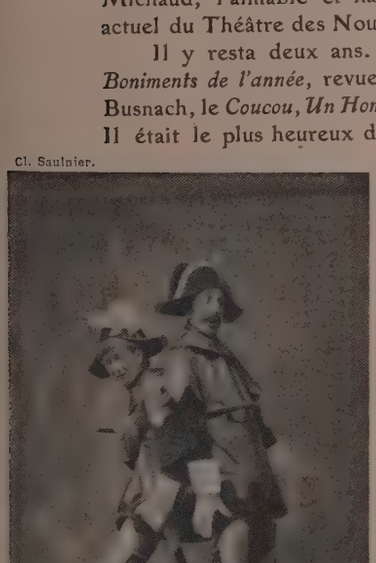
La tournée dura trois mois, aux appointements de cent cinquante francs par mois.

Numès rentre à Beaumarchais, où régnait toujours Debruyère, celui-ci veut le diminuer : soixante francs au lieu de cent.

Il refuse, et va à l'Athénée, direction Montrouge. Pour ses débuts, il remplace dans *Tous toqués*, M. Henri Michaud, l'aimable et habile directeur actuel du Théâtre des Nouveautés.

Il y resta deux ans. Il y joua les *Boniments de l'année*, revue de Burani et Busnach, le *Coucou*, *Un Homme fort s. v. p.* Il était le plus heureux des comédiens. Pensez !

Cl. Saulnier.



Numès à Beaumarchais (1875).

Il avait par mois : cinquante francs de la pension du Conservatoire (car il était encore au Conservatoire ! ! !), deux cent cinquante francs de l'Athénée et cent cinquante francs comme régisseur des matinées de Marie Dumas, lorsqu'il reçut une lettre de la direction du Palais-Royal (Dormeuil fils, Choler et Plunkett), lui offrant un engagement.

On lui proposait cent vingt-cinq francs. Tant était grand son désir d'entrer dans un théâtre classé qu'il accepta.

Il débuta dans les *Provinciales à Paris*. Il y reprit ou créa un grand nombre de rôles (*Divorçons*, entre autres).

Ce fut une époque joyeuse. Numès était et est encore un gai compagnon, dont les plaisanteries sont légendaires.

Il fonda avec Montbars et ses camarades le *Bain à quatre sous*, association fameuse dans les annales du théâtre.

Il passa ensuite à la Gaîté où il joua la *Charbonnière*, le *Courrier de Lyon*, le *Droit du Seigneur*.

Puis engagé au Gymnase, il se place tout à fait au premier plan dans la *Ronde du commissaire*, les *Transatlantiques*, *Mariage bourgeois*.

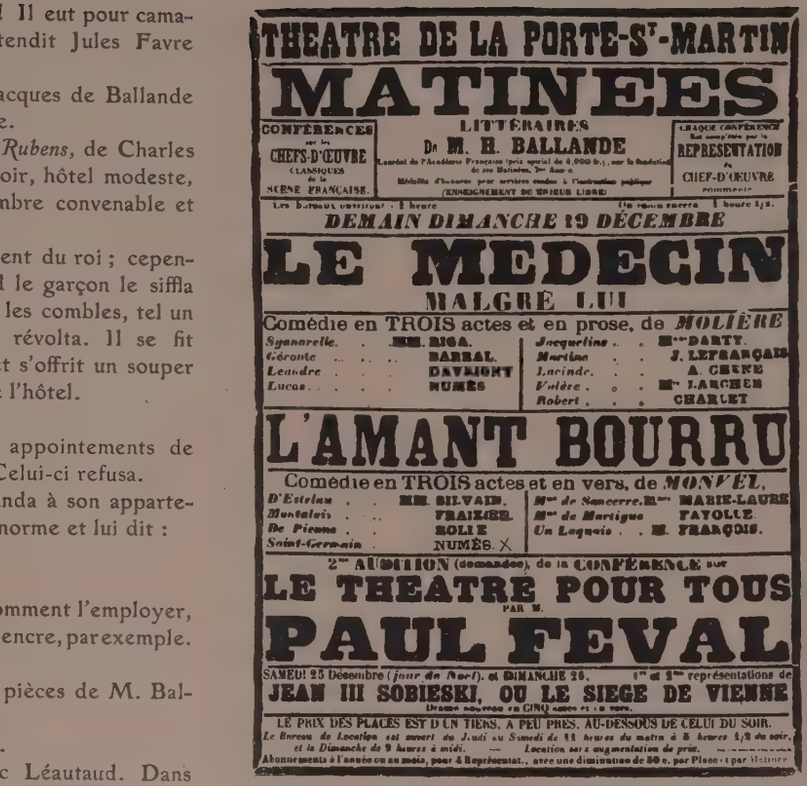
Nous ne le suivrons pas au Vaudeville et au Théâtre-Antoine. On connaît ses créations dans le *Lys rouge*, *Viveurs*, *Boule de suif*, l'*Aventure*, etc., etc.

Cet homme plein d'esprit, ne pouvait manquer d'écrire des pièces pour son propre compte. Il m'est impossible d'établir la liste de ses revues et fantaisies. Il avait pour collaborateur son inséparable Milher.

Nous reproduisons leur marque de fabrique. Un détail important : l'ours, c'est Chalmin, le chanteur bien connu.

Pour terminer, disons que Numès est non seulement un artiste de valeur, un homme plein de verve et de talent, mais encore qu'il possède un cœur d'or.

Eugène HÉROS.


THEATRE DE LA PORTE-S^T^-MARTIN

MATINÉES

CONFÉRENCES sur les CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES de la SCÈNE FRANÇAISE.

LITTÉRAIRES De M. H. BALLANDE

CHAQUE CONFÉRENCE suivie d'une REPRÉSENTATION d'un CHEF-D'ŒUVRE comique

DEMAIN DIMANCHE 19 DÉCEMBRE

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Comédie en TROIS actes et en prose, de MOLIÈRE

Sganarelle . . M. RIGA. — Jacqueline . . M^me^ DARTY.
Géronte . . . . BARRAL. — Martine . . J. LEFRANÇAIS.
Léandre . . . . DAVLIGHT — Lucinde . . A. CHÈNE
Lucas . . . . NUMÈS — Valère . . M^me^ LARCHER
Robert . . . CHARLET

L'AMANT BOURRU

Comédie en TROIS actes et en vers, de MONVEL.

D'Estelan . . M. SILVAIN. — M^me^ de Sancerre. M^me^ MARIE-LAURE
Montalais . . . FRAIZIER. — M^me^ de Martigue PAYOLLE.
De Piesme . . SOLIE — Un Laquais . . M. FRANÇOIS.
Saint-Germain . NUMÈS.

2^me^ AUDITION (demandée), de la CONFÉRENCE sur

LE THÉATRE POUR TOUS PAR M.

PAUL FEVAL

SAMEDI 25 Décembre (*jour de Noël*), et DIMANCHE 26, 1^re^ et 2^me^ représentations de

JEAN III SOBIESKI, OU LE SIÈGE DE VIENNE

Drame historique en CINQ actes et un vers.

LE PRIX DES PLACES EST D'UN TIERS, A PEU PRÈS, AU-DESSOUS DE CELUI DU SOIR.

Le Bureau de Location est ouvert du Jeudi au Samedi de 11 heures du matin à 5 heures 1/2 du soir, et le Dimanche de 9 heures à midi. — Location sans augmentation de prix.

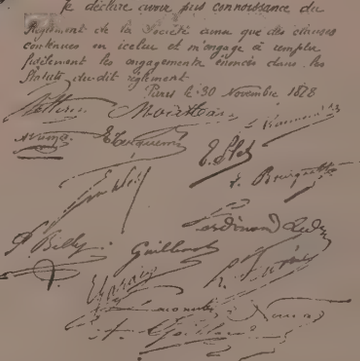
Abonnements à l'année ou au mois, pour 4 Représentat., avec une diminution de 20 c. par Place : par Matinée

Affiche d'une « Matinée Ballande », au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à laquelle participe Numès.

Cl. Langlois.

Prenez mon ours !

Chalmin, marque de fabrique entre Numès et Hermil (Milher).


Société des Chevaliers du Bain à quatre sous...!!!

Je déclare avoir pris connaissance du Règlement de la Société ainsi que des clauses contenues en icelui et m'engage à remplir fidèlement les engagements énoncés dans les Statuts y stipulés.

Paris le 30 Novembre 1878

Règlement de la *Société des Chevaliers du bain à quatre sous*, du Palais-Royal, portant la signature de Numès.

Le Théâtre dans le Monde

Dans mon dernier article, j'adressais à mes aimables lectrices des excuses pour le moment tardif auquel il paraissait.

Aujourd'hui encore, je suis au regret que des numéros spéciaux aient tant éloigné les comptes rendus de fêtes aussi belles que celles offertes à leurs amis par M. et Mme Dietz-Monnin.

Deux représentations ont dû être données, car les invités se comptaient par centaines, et il eût été très dommage d'être privé du spectacle artistique où la charmante amphitryonne s'est montrée interprète de premier ordre.

Malgré l'installation somptueuse de leur hôtel de la rue Spontini, les maîtres de la maison, voulant donner l'illusion d'une représentation théâtrale, avaient organisé cette fête à la Salle Mors. A tout seigneur, tout honneur! C'est donc à Mme Dietz-Monnin que j'adresserai d'abord mes très sincères félicitations. Elle a eu la coquetterie de se présenter au public dans deux personnages bien différents, afin de nous permettre d'apprécier ses qualités variées. Vibrante d'émotion dans la « Charlotte » de *Werther*, le drame lyrique de Massenet, elle y a été parfaite. Non seulement Mme Dietz-Monnin a la très belle voix qu'on connaît, mais encore, elle possède un sentiment d'art si élevé qu'elle entraîne ses auditeurs et leur fait éprouver ses émotions.

Mlle Jeanne Leclerc. Mme Dietz-Monnin.

C'est une grande responsabilité que de mener au succès l'interprétation d'un acte tout entier comme celui de *Samson et Dalila* de Saint-Saëns : Mme Dietz-Monnin l'a chanté en professionnelle, ayant la ligne classique; aussi, encore une fois, peut-on lui faire de très sincères compliments.

Le Caprice, de Musset, nous a permis d'apprécier à côté de Mlle Juliette Dietz-Monnin, brillante et coquette, une charmante artiste, mondaine et presque professionnelle. Je veux parler de Mlle Thérèse Tugot. Appartenant à la meilleure société, cette jeune fille se spécialise en interprétant des vieilles chansons de diction où elle obtient toujours le plus vif succès : chansons de bergères, Louis XV, villageoises, etc; le costume approprié au personnage est un charme de plus. Mlle Thérèse Tugot joue la comédie très finement et avec beaucoup de sentiment; elle a été charmante dans « Mathilde » du *Caprice*.

Quel ravissant acte que *Simonne!* Le programme dit : de M. Jules Dinin. Je déchire du haut en bas ce voile qui nous cache le véritable nom de l'auteur, combien trop modeste, et je crie, avec le public : « Bravo pour M. Dietz-Monnin, véritable père de la délicieuse *Simonne*, et bravo pour sa chère Juliette qui l'interprétait. »

Cette comédie est un petit bijou ciselé sur toutes ses facettes. Comme Mlle Juliette et Marie-Louise Dietz-Monnin ont bien su les faire miroiter! L'interprétation a été digne de l'œuvre, c'est-à-dire parfaite. Touchante jusqu'aux larmes, Mlle Juliette a fait une création d'artiste; quelle jolie ingénue!...

Les deux filles de M. et Mme Dietz-Monnin ont de qui tenir... et elles tiennent.

Voici quelques lignes empruntées à la scène où Marianne, fillette de six ans, vient avec son père (le docteur Radical, affreux socialiste) en visite chez Mme Bernier (personne très sévère.)

L'enfant parlant politique est une critique parfaitement cinglée de l'éducation civique actuelle admise dans certains milieux.

— Vous êtes donc en congé aujourd'hui à l'école (demande Simonne à la petite Marianne).

Marianne. — Le maître nous a dit que nous pourrions nous ballader aujourd'hui et demain : aujourd'hui, parce qu'il va faire l'éloge de la délation civique dans une réunion publique, et demain, parce que c'est un anniversaire qui regarde un certain Étienne Lo-Folet.....

Simonne. — Étienne Dolet.

Marianne. — C'est çà, Étienne Dolet!

Simonne. — Et... sais-tu qui est Étienne Dolet?...

Marianne. — On nous l'a dit, mais je ne m'en souviens pas très bien. Je sais seulement qu'il a embêté l'Église, et ça me suffit pour souhaiter qu'il y en ait beaucoup comme lui pour avoir souvent des congés!

Simonne. — Si tu n'apprends rien, tu seras une petite ignorante!

Marianne. — J'en saurai toujours assez pour ce que je veux faire.

Simonne. — Qu'est-ce donc que tu veux faire?

Marianne. — Comme papa, de la médecine d'abord, et de la

Cl. Studio-Lux.

Le Caprice, d'Alfred de Musset.

M. Capoul. M. Arfvidson.

Mlle Thérèse Tugot. Mlle Juliette Dietz-Monnin.

Simonne, comédie de M. Dietz-Monnin.

La petite Marie-Louise. Mlle Véniat. M. Worms. Mme Roosevelt. Mlle Dietz-Monnin.

politique ensuite ; débiter aux gens de beaux discours qu'on ne comprend pas !

Simonne. — Ce n'est guère le rôle d'une femme !

Marianne. — Je suis pour l'émancipation de la femme.

Simonne. — Mes compliments, Marianne, tu es un sujet curieux.

Marianne. — Nous sommes toutes comme çà à la laïque ! Il n'y en a pas une parmi nous qui ne sache par cœur la Déclaration des Droits de l'Homme.

Simonne. — Tu es plus avancée que moi...

Marianne. — Qu'est-ce qu'on t'a appris alors ?... (*après un jeu de scène l'enfant court à la cheminée*).

Simonne. — Que fais-tu Marianne ?

Marianne. — Papa vient de parler d'un abbé ; je touche du fer, c'est pour cela que je viens prendre les pincettes.....

Et la scène continue ainsi au milieu des éclats de rire du public devant le sérieux de la petite Marie-Louise.

On a fait relever le rideau plusieurs fois et le succès a été très grand pour les interprètes de la pièce de M. Dietz-Monnin ainsi que pour tous ceux qu'on a eu le plaisir d'applaudir dans les autres actes. Donc, félicitations aux amateurs et professionnels ; Mmes Roosevelt, Jeanne Véniat, Thérèse Tugot, Jeanne Leclerc, ainsi qu'à MM. Jean Worms et Capoul (fils du comédien et du chanteur) Fassin, Dangès et Arfvidson ; ce dernier a été très personnel dans le « docteur Radical ». Soirée des plus intéressantes. Rencontré pendant les entr'actes : M. et Mme Jules Develle, M. et Mme Mougeot, le docteur Albert Robin, le docteur Bonnier, M. Robert Soleau, conseiller à la Cour, M. et Mme Mors, M. et Mme Albert Blondel, M. Jules Ferry, Mme Charras, comtesse de Douville-Maillefeu, Francis de Croisset, M. et Mme Henri Cain, M. et Mme Poilpot, Mme Salla Uhring. Parmi les artistes de théâtre : Louise Théo, Pierson, Bouhy, Broizat, Marie Leconte, M. et Mme Worms, Mme Ducasse, M. et Mme Caron, etc...

Ces temps derniers, on a beaucoup parlé de Mme de la Vaudère, et je ne résiste pas au désir de consacrer quelques lignes à cette femme d'esprit et de talent dont les œuvres multiples ne se comptent plus.

Si on considère, en le réalisant, le travail de cette courageuse artiste, on la croirait chargée d'ans !

Elle est une des jolies femmes de Paris.

Elle a gardé, de son enfance passée au Couvent de N.-D. de Sion où elle a été élevée, un mysticisme qui s'est profanisé, si j'ose m'exprimer ainsi. Sa physionomie délicate est empreinte d'une sérieuse douceur, et ses grands yeux ont souvent l'air d'interroger, de plonger dans un au delà inaccessible.

Elle s'esseya d'abord dans la peinture, dans la sculpture, puis se tourna vers les lettres et s'y fixa définitivement, trouvant peut-être plus de champ à sa large imagination.

Poète énergique, elle a tantôt des audaces viriles, tantôt des mollesses efféminées d'amante.

Les Heures perdues. L'Éternelle chanson — couronnée par l'Académie française — *Royauté Morte, Evocation, Minuit*, sont des recueils de beaucoup de valeur.

Inlassable romancière, Jane de la Vaudère a toujours un volume en route quand un autre est livré au public impatient. *Le droit d'aimer. — Rien qu'amante. — Mortelle étreinte. — Les Sataniques. — Ambitieuse. — L'Expulsée. — Anarchiste. — Trois fleurs de Volupté. — L'Amazone du roi de Siam. — Le harem de Syta. — L'Amante du Pharaon*, etc., sont des œuvres très différentes qui nous transportent souvent en plein Orient, et sont d'un intérêt toujours croissant.

Fine, très parisienne, Jane de la Vaudère adore les ciels de soleil et s'entoure de tous les bibelots qui lui rappellent les pays où elle place souvent ses héroïnes.

Comme Pierre Loti, elle s'amuse à porter les costumes les plus fantaisistes qui vont fort bien du reste à sa joliesse élégante.

Mme de la Vaudère est aussi intéressante à étudier comme écrivain que comme femme, son succès n'a d'égal que son mérite !

NANCY-VERNET.

Mme Jane de la Vaudère, chez elle.

Clichés Studio-Lux.

Concerts & Music-Halls

Réouvertures

De la dépouille de nos bois, l'Automne ayant jonché la terre, les Champs-Élysées, contrairement à ce qui se passait dans les mêmes circonstances au bocage de feu Millevoye, se remplirent de mystère et tous les rossignols — prenez-le comme vous voudrez — qui durant l'été pépièrent, gazouillèrent ou sifflèrent sous les marronniers urbains, turent leurs voix pour aller recommencer leurs gargouillades en lieux clos et exercer leur industrie sur d'autres tréteaux, abrités des bises meurtrières.

Les Concerts d'été fermaient à peine, en effet, déjà rouvraient les Music-Halls d'hiver.

Ce furent d'abord les débuts du *four in hand*, si j'ose dire, de la direction Ruez, qui attelle à quatre : Parisiana, Olympia, Folies-Bergère et Printania.

A Parisiana, avant l'*Amour à crédit*, amusante fantaisie de MM. Daniel Riche et Arthur Bernède, dans une partie de concert, triomphent Vilbert et Esther Lekain.

A l'Olympia, entre beaucoup de numéros de choix, il convient de citer Mata-Hari, la danseuse indiennne, et la troupe de mimes anglais de Fred Karno. Mata Hari n'est point une inconnue pour les lecteurs de la *Revue Théâtrale*, à qui elle fut présentée, sous son vrai nom de Lady Gresha Mac Leod, à son arrivée à Paris, il y a quelques mois, par notre collaborateur Camille de Sainte-Croix, et par toute une série de sincères photographies de Couture, qui furent très remarquées. La troupe Karno se montra vertigineuse dans une pantomime, *Une nuit à Londres*, de la plus étourdissante fantaisie.

Esquisse d'Émile Bertin pour son décor du premier tableau d'*Antinoa*, aux Folies-Bergère.

Aux Folies-Bergère, le gros morceau fut la représentation d'un ballet en quatre tableaux, de M. Bonis Charancle, musique de M. Bonnamy, *Antinoa* ; c'est une féerie antique qui a fourni à M. Curti le prétexte d'agréables combinaisons, dans un décor d'Emile Bertin, d'une poésie mythologique et d'un archaïsme païen également délicieux par le charme de la couleur et par la grâce des lignes. Mmes Julia Seale, Cinquegrani, Cavini, Jane Sterly et maintes autres y parurent gracieuses et charmantes.

Cependant la Scala, sous la nouvelle direction de M. Mérot, rouvrait également ses portes, et dès le premier soir, à côté des grandes vedettes Polin, Mayol et Miette, faisait applaudir deux pièces de genre divers, un acte d'une délicieuse ironie, de Bonis Charancle, l'*Affaire Bréguet*, fort bien détaillé par Zucca et Mme Meryem et Gabrielle Chalons et une revuette amusante, de MM. Codey et Boyer, dans laquelle la spirituelle Jane Allems déploya toute sa verve endiablée, avec pour partenaires la jolie Clara Faurens et l'inénarrable Sulbac, sans oublier Mlle Léa Taxil, joie des yeux.

Entre temps, l'Eldorado, dont Mme Marchand a confié la direction artistique à l'expérience avisée de notre excellent collaborateur, Eugène Héros, commençait sa saison avec un spectacle coupé, et surtout, avec la rentrée de l'admirable Dranem.

Enfin, au Casino de Paris, MM. Bornay et Desprez nous ont donné un numéro de tout premier ordre, ce fameux *Domino Rouge*, autour duquel d'habiles réclames ont créé toute une légende d'inventions subtiles et de racontars échevelés. J'ignore absolument si, comme certains l'ont dit, cette jeune femme nargue des milliardaires, qui ne pouvant vaincre la classique « vocation irrésistible », ont voulu du moins élever entre eux et le scandale la frêle barrière d'un loup de velours rouge obligatoirement imposé sur le visage évidemment joli de leur parente indisciplinée.

Mais ce dont je suis sûr, comme tous ceux qui l'ont vue, c'est que derrière ce masque cramoisi il y a une danseuse admirablement entraînée, dont le talent très réel ne serait pas diminué, ni le prestige compromis, s'il lui convenait maintenant de dévoiler l'anonymat et d'éclairer le mystère dont on voulut lui faire une auréole ou un manteau.

Cl. Otto Sorony Cie

Le Domino Rouge

Toute mignonne, de formes graciles, mais nerveuses, telle une jeune nymphe, elle apparaît coiffée d'un feutre rouge, maillotée et chaussée de rouge, drapée dans un châle rouge de gitane. Elle danse dans des projections rouges. La sûreté et la précision de ses pointes sont extraordinaires. L'harmonie des bras et la joliesse des attitudes sont délicieuses. C'est une impression très neuve que donne cette petite Loïe Fuller monochrome. Vive, alerte, vibrante, endiablée, multipliée par le sextuple reflet du décor de grandes glaces qui l'entoure, elle est en vérité une apparition étrangement hallucinante, comme celle d'un Méphistophélès qui se serait mué en femme pour tenter par la danse un puissant essai de séduction.

Négligez le moyen réclamiste du masque et de l'anonymat, il n'en reste pas moins une sensation d'art intense par une grande sobriété de moyens. Plaisir délicat et rare qu'il convient de louer MM. Bornay et Desprez de nous avoir donné.

G. F.

Le Domino Rouge
(d'après un portrait du peintre américain Hamilton King)

Le Théâtre en Province et à l'Étranger

LA DERNIÈRE SAISON THÉATRALE A ALGER

Cette saison, au Théâtre Municipal, fut assez terne, et il est à espérer que nous nous trouverons dédommagés cette année. La troupe en exercice apparaissait suffisamment médiocre, avec seulement quelques bons éléments qui disparaissaient dans l'ensemble.

Au Kursaal, le résultat fut meilleur. L'opérette se trouvait assurée de fort gentilles servantes, menées par deux étoiles renommées, Mmes Henriette Delorme et Jeanne Petit, qui donnèrent beaucoup de lustre à l'interprétation d'une foule d'ouvrages d'Offenbach ; même le Kursaal joua, au grand ravissement de tous, du Claude Terrasse. Sur le tard, nous assistâmes en cet établissement, à un véglione assez gai et joliment paré de costumes, puis à deux fêtes des fleurs — dont l'une sur l'eau — et à une fête vénitenne fort bien comprise.

Cl. J. Geiser, Alger

Mlle Adèle Agostinelli.

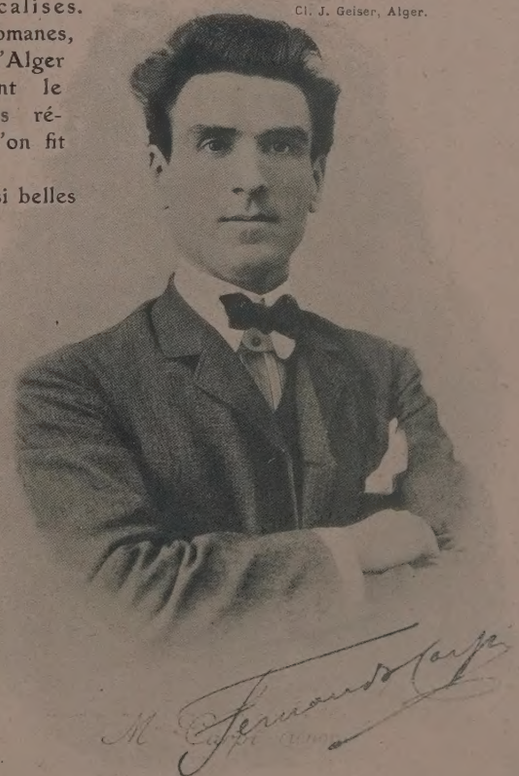
Le niveau de nos distractions théâtrales se trouva singulièrement élevé par la série de représentations données par la troupe italienne de Castellano. Pendant tout un mois, Alger a pu jouir d'un art supérieur, aux manifestations bien choisies et soutenues par le talent d'artistes de tout premier ordre.

Nous eûmes surtout des opéras italiens de la nouvelle école : *Mefistofele*, de Boïto ; la *Tosca* et la *Vie de Bohême*, de Puccini ; *Zaza* et *Paillasse*, de Leoncavallo, *Cavalleria*, de Mascagni ; nous goûtâmes aussi de bon vieux classique : du Verdi, du Rossini.

L'on doit signaler, tout à fait à part, le mérite de Mlle Agostinelli, dont la voix prenante, la science mélodique et le jeu impressionnant furent fort admirés. Cette artiste est jolie, jeune, elle n'a guère que deux ans de théâtre, et ses moyens et son acquis la mettent à même d'atteindre tôt à la célébrité.

Le ténor Carpi se montra partenaire excellent de Mlle Agostinelli ; on apprécia son charme et son allure de scène. Le goût parfait de ces deux artistes soutint le grand intérêt des soirées de Castellano. Dans de moindres emplois se signalaient le fort ténor Zérola, dont le robuste organe demandait pour sonner harmonieusement un vaisseau plus vaste que celui de notre salle, et aussi le beau chanteur Gonzaga, de l'Opéra de Madrid, très expert en l'art des vocalises.

Cl. J. Geiser, Alger.



Tous les mélomanes, toute la Société d'Alger suivirent exactement le cours de ces parfaites réjouissances artistiques. L'on fit le maximum chaque soir.

Nous espérons que la saison, toute proche de commencer, nous vaudra d'aussi belles satisfactions.

A. DURRIEU.

LE THÉATRE A BRUXELLES

La dernière saison théâtrale s'est terminée à la Monnaie par une série de représentations variées, toutes fort brillantes. Nous avons eu successivement *Alceste*, version Gevaert — dont on nous donnera, cet hiver, une version d'*Armide*, paraît-il — *Manon* avec Mme Alda, une fort jolie femme, affligée malheureusement d'un fort accent anglais, *Carmen* avec Mlle Thévenet et Th. Salignac dont l'interprétation de *Paillasse* a obtenu un très gros succès, *Hérodiade* avec M. Dalmorès, dont on annonce malheureusement le départ à la fin de cet année, et M. Albers, toujours parfait artiste, le *Crépuscule des Dieux*, triomphe de Mme Litvinne, et enfin *Martille*, deux actes d'un compatriote, M. A. Dupuis, dont on attend une revanche.

A côté des grandes vedettes que nous venons de citer, Mme Paulette

Verdoot et Zina Brozzia, dont nous publions les portraits, furent incontestablement les artistes les plus fêtées.

L'impression générale qui se dégage de cette sixième campagne de la direction Kufferath et Guidé est en résumé excellente. Nous avons exposé, ici même, les difficultés qu'offrent les exploitations théâtrales du genre de la Monnaie, nous y reviendrons quelque jour : MM. Kufferath et Guidé, se sont joués de toutes les difficultés et par des prodiges de tact ont réussi à mettre presque tout le monde d'accord : à satisfaire à la fois les préférences des vieux abonnés qui s'arrogent un droit de critique auquel une éducation insuffisante ne les prépare pas toujours, et les exigences toujours croissantes des artistes.

Au Théâtre du Parc, M. Reding, lui aussi, nous a donné du « Théâtre belge » : *Miss Lily*, une comédie en trois actes, dont nous ne dirons rien par charité, et *Pierrot Millionnaire*, une fantaisie vaudevillesque qui a obtenu un franc succès et qui méritait une plus longue fortune. La saison s'est terminée un peu plus tôt que les autres années par une nouveauté de Maurice Landay, *Paternité*, comédie — genre Brieux — dans laquelle l'auteur développe, très ingénieusement parfois, la thèse de la recherche de la paternité.

Aux Galeries, temple de l'Opérette, c'est *Madame Sherry*, opérette à consonnance anglaise, qui servit de spectacle de clôture — la partition, de M. Hugo Félix, est semée de fort jolis airs.

Signalons en passant une tentative malheureuse de représentations d'opéra à des prix « populaires » qui s'est terminée lamentablement par la fuite de l'impresario.

La saison 1905 était à peine terminée que déjà l'on se préparait pour la campagne prochaine, qui s'ouvrira cette année un peu plus tôt que de coutume ; les fêtes jubilaires ont amené à Bruxelles un fort contingent d'étrangers dont nos théâtres auraient tort de ne pas profiter.

Cl. Dupont-Emèra

Mlle Paulette Verdoot, de la Monnaie.

Mlle Zina Brozzia, dans *Faust*.

A la Monnaie on a l'intention, paraît-il, de donner une série de représentations d'auteurs belges. Ce ne sont guère ces représentations qui donneront aux étrangers une idée avantageuse de notre « génie national ».

Aux Galeries, M. Fonson nous promet tour à tour Coquelin cadet dans l'*Abbé Constantin*, Blanche Toutain, Le Bargy dans *Le Duel*, Gémier dans les *Ventres Dorés* — autant d'actualité à Bruxelles qu'à Paris — Yvette Guilbert et bien d'autres encore. La tentative est hardie parce que Bruxelles offre assez peu de ressources pour les exploitations théâtrales qui coûtent cher ; elle mérite de réussir.

J. de PRESSIEUX.

SPORTS INGÉNIEUX

Concours de grimaces.

Course aux poules.

Course au bouquet : Arrivée.

Notre excellent collaborateur Jean Dyde, au cours d'une villégiature qu'il passa récemment aux Diablerets, une aimable localité du canton de Vaud, en Suisse, nous adressait une humoristique correspondance destinée, dans sa pensée, à fournir les éléments d'un de ces articles sportifs dans lesquels il sait unir la plus souriante fantaisie à une technologie rigoureuse. Nous croirions gâter la correspondance de notre ami en ne lui laissant pas son caractère d'impression primesautière et de sincérité. Voici donc la partie essentielle de sa lettre :

Comme il faut quatre heures de voiture pour arriver ici, et que c'est fort haut, on y hume un air frais qui n'a pas encore trop servi,... ce qui le distingue nettement de l'atmosphère du boulevard. Peu de monde, pas de mondains... et pourtant bien des choses intéressantes à vous signaler pour notre *Revue*, côté théâtre et côté sport.

Pour le premier... je ne veux pas marcher dans les plates-bandes des camarades et je n'insisterai pas sur les représentations d'amateurs dont j'ai été gratifié deux fois par semaine depuis mon arrivée. J'ai eu l'occasion d'y applaudir très sincèrement deux Parisiennes ; d'abord une gracieuse jeune femme, M^me^ Duboc-Kolbe, qui, après avoir dit avec un art parfait des airs de *Louise* et de *Manon*, m'a fait, à ma grande surprise, un grand plaisir en interprétant... du Bruneau ! et ensuite une très fine diseuse, M^me^ la baronne de Lossy, dans un répertoire des plus variés. Un jeune pianiste-compositeur Suisse, M. Frey, qui a déjà obtenu quelques succès mérités à Paris, a également été très apprécié ici ; — nous sommes le nombril du monde ! je vous le dis... tout comme Montmartre !

A l'occasion du grand concours fédéral de tir, nous avons eu, à la maison d'école, une farce Vaudoise, en deux actes, s'il vous plaît, et j'y ai éprouvé un plaisir extrême. Le Molière *local* parle un français mélangé de vocables spéciaux d'une couleur très originale. Il nous a fait assister à l'habile façon dont une ménagère de la plaine sait retourner son mari — « un homme de maison qui peut tant pas sentir les courateurs de montagnes », — et l'amener d'abord à faire, lui aussi, une course de montagne et ensuite à donner sa fille à « M. le Régent » (le maître d'école) qui est pourtant un fameux « courateur ».

Moille-Margot à la montagne est un joli petit vaudeville — à couplets, s'il vous plaît — d'une psychologie narquoise, plein de fines observations et aussi de bons conseils pour les excursionnistes inexpérimentés. Il a été très bien interprété par des artistes du cru, à plusieurs desquels il était d'ailleurs facile d'entrer dans la peau du personnage... le maître d'école jouait « le Régent » ; le « guide » a failli rater son entrée avec l' « Anglaise à plaid », retardé qu'il avait été par ses voyageurs réels dans le retour d'une course au glacier...

Ceci est un peu en dehors de mes attributions, quoique sportif tout de même. Mais voilà qui me concerne bien !

Clichés Decaux et Buttner.

Vous vous rappelez ce que raconte J. Huret dans son très intéressant voyage en Amérique, sur les danses esthétiques, si en faveur là-bas, dans les pensionnats de jeunes filles ?

Eh bien ! par une porte vitrée entr'ouverte, un soir de chaleur, et ensuite par une fente des volets... C'est très vilain la curiosité, mais on est toujours récompensé de mal faire !... j'ai pu assister à quelque chose d'analogue... approprié au goût allemand, sous la direction d'une maîtresse de pension Suisse ! Ah ! c'était loin des « gracieux gestes en amphore » et des « mouvements souples et rythmés » des jeunes misses Américaines !... Mais pittoresque tout de même... jugez-en !

Vêtues d'une chemisette blanche et d'un pantalon bouffant en toile bleue, arrêté au genou, des « Madchen » de toutes tailles et de toutes corpulences, dans les hauts et dans les bas... dans les *bas* surtout... s'agitaient en cadence aux sons nasillards d'un « Ariston » dont la sous-maîtresse tournait la manivelle avec une solennelle lenteur.

Aux danses et mouvements rythmés déjà nommés, le sens pratique allemand a cru bon d'ajouter « l'école de la cuisse légère »... telle que doivent la pratiquer les « Chorus Girls » avant de s'expatrier sous les noms de « six Sandwichs » ou de « huit sœurs Wisky » rotation du pied avec la cuisse horizontale qui fait froufrouter les dessous... claquement des mains sous les cuisses levées alternativement en l'air aussi haut que possible, qui évoque des visions rapides et troublantes, danse des jambes en l'air... inaugurée dans la revue de la Scala de l'an dernier etc... c'était complet !... Malheureusement mes observations sur ces leçons très suggestives ont été brutalement interrompues à la suite d'applaudissements malencontreux dont quelques jeunes gens ont cru pouvoir saluer ces exquises manifestations de l'esthétique la plus pure, à la mode du Brandebourg.

Enfin, mon cher Directeur, je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que d'organiser ici une « grande Semaine Sportive des Diablerets... » C'était le moins... puisque chacun a sa « grande semaine » cette année... Sous la direction d'un Comité d'organisation international... dont j'ai été bombardé président... seniors, juniors, minima, jeunes filles et fillettes se sont livrés avec entrain pendant six jours aux courses, jeux, gymkana, cross-country, exercices athlétiques et autres les plus variés. Je ne vous dirai pas que nous avons battu tous les records... Mais on s'est fort amusé — en toutes langues — et on a fait tout de même du bon sport... pour des amateurs non entraînés.

Je vous envoie quelques vues prises sur le terrain, qui me dispenseront d'un plus long compte rendu. Tout le monde a eu des prix... de chocolat ou de nougat et des diplômes revêtus de la célèbre devise arabe : *Toujours content, jamais mourir, jamais malade.....* On s'est promis de recommencer l'an prochain... Viendrez-vous ? Ça vaut le voyage !

JEAN DYDE.

Clichés Decaux et Buttner.

Départ de la Course aux œufs

Course en sacs

Départ du Cross-country.

Le Gérant : CHARLES RICHARD